

**gérald neveu  
evtouchenko  
rafaël alberti**  
poèmes et chroniques



# action poétique



**sept poètes  
expérimentaux  
des pays-bas**

avril 1963 - revue trimestrielle

## 20

éditorial	a. p.
nouvelles brèves	a. p.
liberté de gerald neveu	jean todrani
10 poèmes	gerald neveu
poètes expérimentaux	henri deluy
néerlandais	
notes sur evtouchenko	françois kerel
poèmes	evtouchenko
demeure	rafaël alberti
au bord des yeux	j. j. viton
le feu de haute-lisse	gérard cléry
trois poèmes	marcel migozzi
la chambre	luc boltansky

### chroniques

poésie et socialisme	oliven sten
visite à andré spire	andrée barret
les sentiments mêlés	henri deluy
anthologie hongroise	andré liberati
journée d'un docker	robert dubrou
le triomphe du charnel	micHEL flayeux
poésie thérapeutique	«henricus»
naissance poésie française	pierre pessemesse
“d'une voix commune”	andrée barret
revues	yves broussard
discographie	guy millère
léo ferré	yves broussard
ivan denissovitch	andré remacle

**VIENT DE PARAITRE**



# **dictionnaire des rimes françaises**

par Ph. Martnon ; édition revue et complétée par R. Lacroix de l'Isle

Précédé d'un important traité de versification, ce dictionnaire est conçu selon une méthode très originale ; chaque page est divisée en deux : la partie principale donne les mots souvent usités en poésie ; les mots rares, les termes techniques, les noms propres, les temps des verbes, etc. sont rejetés en note.

1 volume relié (13,5 x 20 cm), 268 pages.

---

**dans la même collection**

**de dictionnaires Larousse pour l'étude du langage :**

**DICTIONNAIRE ANALOGIQUE**, par Ch. Maquet - **DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS**, par R. Grandsaignes d'Hauterive - **DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE**, par A.V. Thomas - **DICTIONNAIRE DES SYNONYMES**, par R. Bailly - **DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE**, par A. Dauzat - **DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES**, par M. Rat - **DICTIONNAIRE DES PROVERBES, SENTENCES ET MAXIMES**, par M. Meloux - **DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE**, par A. Dauzat.

**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

**LAROUSSE**

## **offre exceptionnelle**

aux lecteurs de l'Action Poétique :  
pour 37,90 F. par mois (12 versements) ou 406 F.  
TTC au comptant (1 ou 3 mens. sans frais)  
**RECEVEZ**, immédiatement, franco à domicile

# **LE LITTRÉ**

*le meilleur dictionnaire de la langue française, nouvelle édition intégrale, la seule conforme et complète en 7 volumes (14 X 27) tous parus.*

*14.000 pages de texte — reliure élégante et solide pleine toile (présentation moderne et pratique primée à la première exposition Triennale des Arts Française, Musée du Louvre)*

*Cette nouvelle édition du célèbre dictionnaire de la Langue Française est adoptée par l'Académie Française, Le Ministère de l'Education Nationale et les Grandes Bibliothèques Universitaires.*

*Le LITTRÉ est unique et irremplaçable. Ce grand dictionnaire de la langue française est aussi, grâce aux larges extraits des meilleurs auteurs qui illustrent le sens de chaque mot, une immense anthologie de la littérature française. C'est, en outre, l'autorité indiscutée à laquelle chacun se réfère pour le bon usage du Français.*

Prix préférentiel garanti également pour toute mise à jour ultérieure.

François MAURIAC : « Un cadeau royal et précieux »

Jean COCTEAU : « J'emporte votre Littré à l'Académie pour « copier » comme font les mauvais élèves que j'y représente ».

### **EDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES** réf. Action Poétique n° 20

Veuillez m'adresser immédiatement, franco domicile, LE LITTRÉ INTEGRAL EN 7 VOLUMES que je réglerai après livraison :

37,90 F. par mois (12 versements)  
ou 406 F. au comptant (en 1 ou 3 mensualités sans frais)

Nom et prénom .....

Profession .....

Adresse .....

N° de CCP ou bancaire .....

signature :

(à retourner à ACTION POETIQUE, Cité E. Dubois,  
porte 688 - Aubervilliers - Seine)

## éditorial

L'expression artistique et les questions fondamentales de l'Art ou de sa signification continuent à provoquer de nombreux débats. Ces conflits, ces débats doivent être replacés dans leur contexte scientifique, économique et politique, c'est-à-dire dans notre temps de crises, de découvertes, de bouleversements et de révolution.

La liberté de discussion, que l'on considérerait toutefois à tort comme une fin en soi, nous l'avons réalisée à l'occasion de chaque numéro, estimant que le libre exercice de la création (notre praxis) pourrait nous permettre la rencontre dialectique de la réalité de notre époque et de ses vrais problèmes. La guerre d'Algérie fut en son temps, et légitimement, au centre de nos préoccupations. Dans une même volonté d'authenticité nous fumes les premiers en France (1) à publier les œuvres du poète soviétique Evtouchenko, auteur pour nous de « Babil iar » et des « Héritiers de Staline ».

Mais la guerre coloniale, par son tragique même, nous a souvent masqué la médiocrité ou la rapidité des écritures poétiques comme la difficulté pour nous de repérer les éléments tant dynamiques que révolutionnaires de notre temps. Faute de fraîcheur et d'acuité, nous avons pu courir le risque de demeurer en deçà de la recherche créatrice et nous priver de l'invention.

C'est en évitant l'écueil du système, et celui non moins redoutable de l'inconséquence, qu'A.P. veut demeurer cette aire des rencontres, des expériences, qui fut son premier souci et que le présent numéro voudrait illustrer.

Nous plaçons tous nos espoirs, face à la grisaille qui nous menace, dans cette confrontation ouverte des êtres et des tendances.

(1) N° 13 d'A.P.

- Cuba fête le 4<sup>e</sup> anniversaire de sa Révolution.
- Paris : « Cour de Sûreté de l'Etat ».
- Ibrazim, 100 ans, enregistre à Moscou son premier disque.
- Etat de siège au Pérou.
- Manifestations de travailleurs à Djibouti.
- 4<sup>e</sup> semaine de congés payés chez Renault.
- « Il pleut des pierres tendres dans mon cœur » dit l'amoureuse.
- De Gaulle a libéré Oberg et Knochen.
- Johnny Hallyday expulsé du Liban.
- Vagues de froid.
- Le Ct Cousteau veut installer un village au fond de la mer Rouge.
- Les pauvres pourront légalement se faire stériliser dans l'Etat de Virginie.
- Coup d'Etat en Irak. Chasse aux démocrates.
- Hommages aux morts du Métro Charonne.
- Evtouchenko en France.
- Vénézuéla : le cargo « Anzoategui » capturé par le Front de Libération Nationale.
- U.R.S.S. : le Dr Denikhov réussit la transplantation du cœur et du poumon sur un singe.
- Mineurs en grève. Réquisition. La grève continue, unanime.
- Discours de Krouchtchev sur l'Art.
- Marche des mineurs de fer de Lorraine sur Paris.
- Manolis Glezos à Paris.
- Marche des mineurs de la Mure sur Grenoble.
- Marche des mineurs de Provence sur Marseille.
- Grèves de solidarité - Collectes.
- Bali : l'éruption du Gurnang-Agung fait 1500 morts.
- Mort de Henri Bordeaux.
- 34<sup>e</sup> jour de la grève des mineurs. Accord signé : augmentation des salaires, 4<sup>e</sup> semaine de congés payés.
- Encyclique Pacem in Terris : « La justice, la sagesse, le sens de l'humanité réclament qu'on arrête la course aux armements. »
- 2<sup>e</sup> anniversaire du vol de Gagarine.

## requiem pour Julian grimau

Les petits matins sont mêlés  
Pour Garcia Lorca Julian Grimau  
Les matins sont les mêmes  
Nous sommes légataires du même sang...

Les mêmes pelotons  
Ont embrayé sur les mêmes vies  
Figures délayées dans la terre  
Dans le silence à rompre  
Trop de mots sur la gorge  
De sang en perçe  
Un frère de moins  
Et l'évènement prend notre main  
La mort à belles dents  
La mort œillet noir  
La mort roule tambour  
Julian ta mort  
Ton unique mort de face  
Occupe en tous pays le temps  
CARABANCHEL... CARA  
BANCHEL LE TELESCRIPTEUR  
LEVE LE MASQUE Mort  
A l'aube - frère  
Julian Grimau A-t-on  
Joint le pape  
Un nain-caudillo  
Se tord dans la sciure  
Le vent tord des cagoules blanches  
Des mains se tordent  
Clerges des regards  
Pourquoi-pas le bûcher  
Julian de cendres et de ciel  
Julianito

Tu vas dans les racines de nos villes  
Tu envahis la haute mer  
Tu nous convoques Julian  
Nous tous  
Les inconnus  
Dans le jour bleu où se dissout l'étoile.

Jo guillemi

**gérald neveu**

**1921 - 1960**



# éléments de biographie

Né le 10 août 1921 à Aubagne.

- 1923 : installation 33, rue de la Martinique, Marseille.
- 1939 : lycée Perier.
- 1941 : engagement dans la coloniale.
- 1942 : démobilitation.
- 1943 : employé P.T.T.
- 1944-45 : fin du service militaire.
- 1946 : mort de sa mère.
- 1946-50 : téléphoniste Poste Colbert.
- 1950-55 : congé maladie - retraite - pension.
- 1953 : mort de sa tante.
- 1954 : expulsion du 33 rue de la Martinique.
- 1954-59 : séjour en maison de repos et domiciles d'amis.
- Septembre 59 : départ Paris.
- 29 février 1960 : mort place Dauphine.

« Il faut convenir de l'inégalable  
et tracer son graphique insultant. »  
Gérald Neveu

Les années qui passent décharnent le souvenir, ne reste alors du poète que des poèmes dans la main, ces pages de journal où nul bientôt ne pourra lire en clair, ces lettres que le temps désamorce. Les poèmes de Gérald Neveu ne soulèvent plus qu'une poussière là où nous avons été, mais l'incantation poétique soulève désormais l'écho le plus authentique et le plus libre, celui d'une œuvre. Nous voilà seuls avec ses poèmes, c'est alors que tout change et que, sorti de la dissipation, le poème retrouve sa rigueur et ses droits, et à travers le poème ce sera plus tard la vie elle-même de Gérald Neveu qui nous paraîtra rigoureuse et légitime, harmonieuse. On a trop souvent tendance à éclairer un poète par un autre, du passé Gérald n'a contracté aucune dette infamante, et les similitudes sont vagues d'avec un Hölderlin, d'avec les surréalistes, ces similitudes appartiennent à l'histoire, le poème s'en passe, même si comme au plus secret, on tente de rappeler une parenté, une communauté poétique ; je n'en veux pour preuve que simplement rappeler le fabuleux William Blake dont les proverbes d'Enfer par exemple sont bien d'un goût géraldien.

Il ne s'agit là que d'école, l'œuvre de Neveu, à travers le présent incertain appartient au futur, elle s'adresse à un homme vivant et dont les sens sont exaltés dans la lice des combats possibles et de la clairvoyance. Et ce sera avec les mots de tous nos jours, sans préciosité, que Gérald Neveu dansera devant le monde tour à tour le pas de la séduction et celui de la possession.

Pour ce qui est de l'histoire littéraire, voici : Une singulière chance a tout au long de sa vie empêché Gérald Neveu d'être publié en dehors des « Cahiers du Sud » et de l'« Action Poétique ». Cela illustre passablement le fait poétique qui ne se peut qu'en un Paris outré, cela illustre non moins clairement la liberté la plus haute de Gérald Neveu qui ne daigna aucune compromission ; car il est toujours facile d'écrire, de se donner des maîtres et de les servir pour des fins plus étroites. Dans cette liberté on dénombrera les frontières qu'a franchies Neveu pour s'apercevoir que sa parole a ouvert des fleurs avant le printemps officiel, pour qu'elles libèrent leurs plus précoces talents de couleurs et de bouquet dans leur innocence seule capable de tout comprendre sans rien ensevelir.

Et là-dessus il nous faut reprendre ferme notre propos : Gérald Neveu est un poète communiste, peut-être simplement parce que, libre, le poète Gérald Neveu n'avait pas à établir de mensonge entre sa vie et son poème, mais aussi parce que ce passage de l'homme à l'œuvre et inversement s'est accompli pour lui par le risque ; fortune faite sur le scandale, spéculation du langage dans la clarté évidente d'une provocation permanente. Car le poète communiste qui connaît à chaque seconde sa situation entre les méridiens et les parallèles d'un monde en chute, est à la fois le dernier homme de ce monde pourtant savoureux et le premier homme d'un monde futur, onirique dit-on, mais certainement de joie.

« Je suis cette roue qui grince  
« dans les journaux. »

écrit-il, et plus loin, en contrepoint semble-t-il :

« Oui, je reste une épave dans un certain terrain vague et je continue à m'appeler de mon nom.

Oui, une épave couleur de pensée et de souffrance, une épave longue à mourir si tu savais. »

L'ambition poétique n'a pas de source antérieure au seuil ardent de la vision, tant pis pour le distrait, le myope, le sourd, car il ne s'agit pas de dorer la vie, de décorer le vide prétendu des jours, il s'agit d'aller au vif, à l'urgent, au foyer du jour et de l'agiter.

Gérald Neveu fut un agitateur, que l'on recense les interrogations amoureuses contenues dans ses poèmes, que l'on essaie de fixer cette danse passionnée des objets et des êtres liés entre eux et que son poème restitue ?

Et puis ceci, que signalent les minutes d'une vie forcenée :

« Je n'appelle pas au secours, je n'appelle plus au secours. Il faudrait revenir en arrière dans le temps, prendre ma cervelle enfantine et lui apprendre pour la première fois l'alphabet. »

« le développement élémentaire d'un individu ne peut se passer de cet appui fondamental : l'exercice de la tendresse. »

Les petites filles de Balthus, le monde articulé de Max Ernst, c'est la tendresse qui ne connaît pas ses excès, qu'ils aient des ramifications végétales ou douloureuses ; et puis c'est tout autour la mer la plus libre, lâchant dans la houle des mots ses bois rongés, ses algues mortes, ses signes, autant d'exemples pour le langage, le code de la vie qui brûle.

L'œuvre de Gérald Neveu a son contraire, il est, ce contraire, au résidu du monde, dans la cave cossue d'une quotidienneté de la damnation, je veux dire au cœur de ce monde froid, sans amour, mais vivant de profit.

Quand une œuvre émerge aussi ferme de son contraire, elle est d'abord révolutionnaire, et ensuite gérente de beauté.

J'écris ces lignes au premier soir de la fêria pascale d'Arles, une lourdeur de brumes monte du Rhône et se coagule sur les quais.

Dans la rue du Grand Prieuré des voix espagnoles miment la corrida et s'adressent de rauques saluts, libres espagnols portant sous la peau leur Espagne fermée. Ah, il est facile parmi eux de parler de Gérald Neveu : mieux que quiconque il savait reconnaître la fête, et plus que quiconque il avait au cœur la plus généreuse passion scellée.

10 poèmes

gérald neveu

## quelque part

Il est à genoux  
pour qu'on ne le voie pas  
Il est à genoux  
une étoile sur chaque plaie

Sa voix se confond enfin  
avec le ciel  
un pauvre petit ciel  
de ce monde

Il est à genoux dans le monde  
près d'une table de cuisine

Quand vient la nuit il passe outre.

1945

## absence

Les journées sonnent creux  
leur dignité s'endort  
mes cadres sans tableaux  
je n'ose vous saluer  
mais il suffit d'un nom  
prononcé à voix basse  
pour vous peupler soudain  
et je brûle avec vous

1949

## mémoire

Déjà le sang se levait  
les hommes passaient  
les forces poussaient  
quand  
la guillotine intérieure  
sépara la nuit du jour  
l'amour de la vie  
et l'ombre commença  
au fond des coquillages

un cri aimanté traverse la rue  
pour une fois le Nord  
s'abat  
de tout son poids de fer

ce qui fuit n'est pas d'or  
un animal tout au plus  
qui raye innocemment la nuit  
avec ses yeux ouverts  
et ses pattes gelées.

1948

## ce que je suis

Je suis cette roue qui grince  
dans les journaux  
brillante de miel chevelu

Je vois couler mon bateau mouche  
au plafond  
de la plus radieuse araignée

Ce que je suis je le dis  
je nage un crawl impeccable  
pour faire honte  
aux portes  
dont les concierges brûlent

Jamais de la vie en rose-thé  
en rosée coulée verte  
parmi les robes aux jambes  
de tonnerre

Mes billets doux sont des amis  
voici mes journées  
dont l'une a des dents de cygne

1948

## main de jour

Les berges du soleil  
dans la nuit  
que fait ta démarche emperlée d'oiseaux  
ta nudité de nage  
au flanc des villes dérivantes

Les quatre vents  
noués aux tempes  
le ruban à quelques doigts de l'air  
sont témoins  
Les miracles sont témoins

enfin la méduse du vent  
enfin la mer montante toute en bruyère  
toute en nervures rodeuses de certitude  
la simple certitude  
à mi-voix  
enfin les lumières  
et la vitrine des lumières

Passées les fleurs et les fanfares  
passées la nudité cruelle, la nullité  
les branches courbent le désir  
jusqu'aux portes battantes  
jusqu'aux pas sur la neige

le seul espoir compréhensible

1948

## éventail vérité

Pourquoi  
es tu si nue  
dans ton odeur

L'inclinaison toute neuve  
pente solaire  
où vont les petits trains de caoutchouc  
voici que râle un corridor  
dont l'empeigne graduée  
épanouit les quelques pas  
faits quotidiennement

des rayons parallèles  
routent  
vers le sourire

la jupe éclate mollement  
les jours les nuits  
ne passent plus que par la vie

1948

## ode

Tandis qu'aux bûches de l'été  
tandis qu'au feu de hampe  
tandis que la nuit

doux léopard  
apprends la nuit  
l'alphabet se dédore  
le bond de la lune en tes yeux  
décrit l'ombre qui s'amincit  
jusqu'aux épaules de ta voix

c'est la cervelle de diamant  
c'est celle qui noircit les profondeurs du gaz

quelques lucioles dans les cheveux  
le four végétal s'effondre sur le sable  
et sur tes seins lamés bleus  
la dévorante beauté des regards

main jetée comme un gant  
bon augure  
il faut découvrir dans l'incendie du repos  
l'objet de merveille  
qui retentit toujours de fourmis multicolores

à chaque sang sa herse  
à chaque écho sa mer

Il faut convenir de l'inégalable  
et tracer son graphique insultant

1948

## derrière l'incendie

L'objection se fait lente massive huileuse, des paliers noirs se  
présentent en succession  
descendante  
deux ou trois horizons chavirent d'un bloc  
comme des icebergs  
une nudité crue se lève  
chair ou givre  
tout l'appareil matériel des variations  
tactiles  
copeaux de cuivre hélices de mousse  
sirops d'agate, linges  
une belle géographie...

Et c'est la tête qu'il faut baisser devant  
l'évidence  
l'évidence du feu cloué au mur  
dans son objectivité révoltante  
la tête il faut la laisser tomber faire  
rouler la tête  
la tête et aussi les bras, les jambes...

Dans une autre pièce, une fillette nue joue avec sa tête  
qu'elle roule au sol en brodant alertement sa chevelure verte  
Par la fente l'aube a beau se glisser  
elle joue la fillette et sur ses cuisses  
croisées pose de temps en temps sa propre  
tête  
qui sourit

Peu importe la texture des nuages  
L'après-midi roule comme des nasses  
bouillonnantes de prises dans l'odeur caveuse  
de la salive et de l'hydratation de l'atmosphère  
Les grands paysages minéraux, les spéléologies bleuisantes  
le halètement moiré des chairs de plombagine,  
les étoffes pétrifiées dans leur cube de sueur

C'est cela qu'il faut traverser comme on traverse le  
meurtre pour parvenir au pied du mur où le  
soleil d'acier inscrit son acte d'accusation

et de nouveau se défendre devant l'effrayante immobilité  
de pièces de métal sommairement coulées.  
Métal? — mais non ! L'une a pris un livre et se  
lèche le pouce pour tourner les pages. Les autres  
ont un sourire QUI NE NOUS CONCERNE PAS.

Ensuite dans une sorte de boudoir, une tête féminine  
admirable dans sa tornade d'or capillaire sur le  
piano  
au bord du lit de damas grenat  
avec une légère colonne de fumée  
et au loin dans un grand espace de sable  
des cavaliers aux prises avec une panthère.



# inachevé

à J.

Aucun départ  
Plus qu'un air fripé qui volète  
parmi la cendre  
Plus qu'un doigt sur la bouche  
la pierre éparse tourne  
et son froid musical

A cueillir  
le breuvage oblong  
sur les tables mortes !..  
Il suffit d'apaiser sa tête  
dans le rugissement des choses.



Dans le frais duveteux de l'éclair  
peut-être dort le geste  
particulier...  
Tant de visages cependant  
traversés d'un ancien silence  
regardent sur l'horizon  
l'arbre bercer sa marge inavouée  
C'est par là  
que passe ta main  
A nul désir réalisé  
elle jette couronne et mesure de feu



Un rien ébranle l'aire  
tout à coup  
de l'injustice  
un rien oppose au viol permanent  
comme une jacinthe de rire  
et là  
tout près  
ton  
pas  
une aigrette de force  
et ton ressac  
Tirant des heures mortes  
le tiède butin des blessures

# un manteau de plumes

à Mitzi

1

Un petit doigt mince à bout de nez de celle qui déguise l'espace  
en arlequin sérieux...  
Le feuillet qui tombe chaque jour, en chiffre vrai, la couleur des  
lèvres.  
Des approches prudentes jamais ne pourront vaincre l'universel  
gluten mais bien, puisée en chaque douleur, cette démarche  
puérilement stellaire  
Jusqu'à l'usure le paysage passe, drainé par cette volonté  
hygiénique qui s'appelle parfois « aimer ».  
Dans la douche se brisent les dernières pensées notoires et c'est  
sur une diagonale de velours chair l'érection comme demain  
équivoque de la statue

2

Faudrait-il donc compter avec le totem familial dressé comme  
un viol dans la niche du cœur ?  
Telle existence virtuelle a mis son masque d'évidence.  
Dans certaines perspectives on peut voir naître de chaque pas  
une couronne de fumée...  
En réalité au fond de quelque loge banale où d'onctueux sursauts  
habitent le creux des paumes règne sainte l'odeur du fer rouge  
et du lierre.  
Le ciel mis à nu tombe en vrille  
Les étonnées sont toutes penchées aux fenêtres car le beau matin  
ne s'exprime habituellement que par les yeux.  
Mais c'est lui qui répand sans cesse par des rues d'invisibles  
arborescences.  
Et toi, trace en t'en venant, de ton doigt mauve, la crevasse en  
zig-zag, la lanière : faire danser le feu !..

A déplier, ce papier trop rose pour l'amour !  
 qu'il laisse échapper comme oubliées par les urgences successives  
 des cadavres surprenants de papillons éteints avant d'avoir été !  
 vas-tu contredire à cela, toi dont le demi visage entrebaille la  
 mer ?

Vois-tu, ce n'est ni d'un geste ni d'un sourire que l'on peut tuer  
 les enfances résurgentes.

Aurai-je ici trop parlé d'un effroi ?

Le petit matin en voilette, c'est bien toi qui passes sans remuer  
 ton corps.

à quelques feux cachés sont pris tes doigts sournoisement sous  
 le feuillage

Parfois tu viens et bleuis de ta salive quelques minutes volées  
 assez de pierreries !..

... ou alors peut-être par lassitude, en robe capillaire, un flou de  
 méduse perdu, involontaire, inexistant...

Peut-être aussi une voix ?

Tu ne peux retenir ton geste incalculable... Et tu ris. Une pensée  
 (pourtant si juste) est pendue quelque part, là bas, lanterne où  
 mangent tous les vents

quel oblique destin surprendra la volée de ta joie ?

Et pourquoi cette plaie toute honteuse du bout de tes regards ?

Tu n'es rien qu'un fragile battement tandis que tonnent les  
 carrefours

Mais ton odeur irradie la question immense

Lancéolée ton ombre envahit les nuages parmi des débris en  
 fuite

Il reste un éclat sur son dos déchirant : les plumes et leur  
 morsure

Et tu ris !

La fraîcheur se lève tôt à coup de hache

Janvier 1960

## propositions

L'avenir ne peut surgir ni de l'individu ni de la société mais de la contradiction permanente de ces deux termes. Il est aussi vain pour le progrès de la condition humaine de s'évader par l'intérieur que de vouloir résoudre le problème dans le seul domaine de la réalité objective. Un matérialiste conséquent n'oubliera jamais de déceler cette contradiction au cœur même de ses actes les plus conformes et les plus urgents. Mais concentrer ses forces c'est se limiter. Il faut se limiter dans la mesure justement où l'on veut s'étendre. Gagner du temps !

Le constructeur commence par démolir. De grâce, ne pas confondre objectif immédiat avec idéal. Le mieux n'est pas le bien. Il n'y a que des mieux, le bien étant : l'infini.

## chimie du verbe

Chimie du verbe. L'image poétique est un précipité dont le lecteur doit connaître les éléments constitutifs (éléments simples et courants).

La combinaison a pour but de transfigurer les choses en vue d'une mise en évidence sur le plan de la sensation. Il faut pourtant que les éléments constructifs puissent être décelés d'un seul coup à travers le prisme du précipité...

Ce que je voudrais faire par poèmes, peintures, modelages « un prolongement rationnel de l'univers connu et non une redite future parfaitement légitimée par l'éclairage neuf. »

Moyens possibles et règles de conduite : conduit par la loi du rythme laisser parler le caché (désir : cas particulier de l'énergie) Rester opaque et par la convulsion brouiller tous les miroirs négligeant les reflets, offrir la matière et non ses propriétés.

---

**à nos prochains sommaires :**

- **poètes de  
l'angola**
  - **nouveaux  
poètes hongrois**
  - **"cobra"**
  - **passion de  
l'espagne**
-

**sept poètes expérimentaux  
des pays-bas**

**bert schierbeck  
jan g. elburg  
gerrit kouwenaar  
lucebert  
hans andreus  
simon vinkenoog  
remco campert**

## jeunes hommes en colère | henri deluy

« Angry young men », en Angleterre, « Durs » de Suède, seconde « Beat Generation » aux U.S.A., de nombreux poètes, depuis quinze ans, manifestent une certaine attitude face au langage et à la vie. Cette attitude me semble caractérisée par une double expression : celle d'un désespoir menaçant mais larvé, faible et virulent, une angoisse imprécise, qui aime la vie, se complet à ses manifestations, barguigne et marchande à l'occasion, celle enfin d'un goût profond pour la réalité dans ses aspects les plus quotidiens, dans ses détails, ses fragments, ses laissés-pour-compte, ses petits côtés. Un art de la perturbation mineure, avec, partout, la saveur aigre-douce de la violence, une violence qui se méfie des conséquences. Aucune ambition éthique, rien qui puisse se comparer, par la vision comme par l'organisation, avec le mouvement surréaliste.

Ces nouveaux poètes ne se fourvoient jamais dans l'impossible, dans le forcené de l'utopie, dans la générosité de l'engagement. Si la tension connaît avec eux une remarquable fortune, elle le doit à une prise directe sur l'évènement. Ni chaland ni chambellan, ils empoignent la circonstance et la ramènent à eux, triturée. Le climat joue sur la décontraction, avec un goût vif pour le plaisir. Le plaisir, je dis bien, non le désir. Le langage reste lyrique, souvent débridé, lâché. Il draine plus qu'il ne met en forme. On aime assez le bric-à-brac, le tic-tac des échanges, l'appel des sonorités. On passe d'un mot plein à un mot outil, simple signe plus ou moins vidé de son sens primitif, qu'on laisse aller dans le poème comme une pointe de hasard, une minute qui passe. Paradoxalement on affectionne l'unité acoustique.

Une première lecture permet de déceler d'évidents parallèles entre cette poésie et celle des jeunes poètes néerlandais de la génération de 1950 (Les « Vijftigers » d'où le jeu de mot que souligne le montage-photo reproduit. « Vijf tijgers » — 5 Tigres). C'est pourtant par son dynamisme plus structuré, par ses prises de positions révolutionnaires, au sens large du terme, par une volonté affirmée de rompre avec l'introspection, par une intrusion organisée de la vie extérieure dans le poème, par une virulence de pensée et d'expression, un refus de se contenter du monde tel qu'il est, que cette poésie m'attire et me touche, qu'elle me bouscule et me captive.

Ces poètes, les « Expérimentaux », se sont fait connaître entre 1948 et 1952. Ils règnent aujourd'hui en maîtres incontestés sur la poésie vivante des Pays-Bas. On rencontre déjà les noms de Jan G. Elburg et de Bert Schierbeek dans les numéros de la revue « Het Woord », de 1945 à 1948. En novembre 1948 était fondé, à Paris, le groupe « Cobra », une initiative de peintres et d'écrivains de Copenhague, Bruxelles et Amsterdam (Cobra : mot formé à partir des premières lettres des noms de ces trois capitales). Peu avant, les peintres néerlandais avaient créé le groupe « Reflex » où l'on trouve les noms de Lucebert, de Gerrit Kouwenaar et de Jan G. Elburg. Ces mêmes poètes participent aux activités du groupe « Cobra » au côté des peintres Corneille, Karel Appel, Constant, etc... En avril 1948, à Paris, Noël Arnaud, Christian Dotremont et Edouard Jaguer notamment, avaient repris « Le Surréalisme révolutionnaire » en liaison avec « Cobra ». Le groupe des « Expérimentaux » néerlandais allait se former au travers de deux petites revues d'avant-garde : « Blurb », publié à partir du dé-

but de 1950 par Simon Vinkenoog et « Braak », animé à la même époque par Remco Campert et Rudy Kousbroek que rejoignirent au 2<sup>e</sup> numéro Lucebert et Bert Schierbeek.

« Braak » sortit pour la dernière fois, la 7<sup>e</sup>, en 1951. « Podium », une revue déjà connue, devint en 1951, pour une part, l'organe des expérimentaux. Ils furent rassemblés, en 1951, dans une anthologie, présentée par Simon Vinkenoog, qui eut un grand retentissement. C'était la cassure avec les formes reçues de la poésie néerlandaise. Tout l'apport moderne en poésie, dada et le surréalisme, l'expressionnisme allemand et Maïakovski, le marxisme et la psychanalyse, faisait irruption dans ce domaine clos qui semblait n'avoir pas été touchée, pour l'essentiel, par les bouleversements de la poésie mondiale après la guerre de 1914-18. Une tradition se perpétuait, faiblement agitée de souffles incertains reçus du dehors avec quelque mépris. L'isolement de leur langage, une situation particulière, les Pays-Bas n'ont pas participé à la première guerre mondiale, expliquent en partie cette fermeture.

Les expérimentaux opérèrent une transformation radicale. Ils mirent en avant les œuvres de Joyce et d'Auden, de Kenneth Patchen et d'Esra Pound, de Kurt Schwitters et d'Arp, du poète jésuite anglais Hopkins et de Tristan Tzara. Ils récusent toute école, laissent le champ libre à l'expérience. La poésie, pour eux, n'est pas représentation mais création authentique, l'homme et la vie dans leur intégrité.

Comme ce fut le cas pour les jeunes poètes français de 1920, la guerre qui leur fit éprouver le « Grand Mensonge » suivant les termes de Kouwenaar, les porta vers la violence, vers la rupture. Avec moins d'illusions, un espoir moins sûr de ses raisons, ils tentèrent la même aventure que leurs aînés. Mais les dés leur paraissaient pipés, le jeu faussé, d'où l'exacerbation de la vie sexuelle et les nerfs, le rire et l'hurlerment. En cela ils sont les véritables « jeunes hommes en colère » de cette Europe meurtrie, déchirée, dangereuse et déchirante.



La poésie néerlandaise paie cher cet isolement linguistique dont je parlais. Elle mérite attention, elle mérite l'étude et la traduction, pour difficile qu'elle soit.

Je ne résiste pas à l'envie de vous citer quelques poèmes choisis parmi ceux que goûtent les expérimentaux. Voici deux poèmes intimistes de Herman Gorter, qui fut également, à la fin du siècle dernier, un chantre de la Révolution (« Et l'horizon bleuit de propagande » écrit-il).

Cette autre chair  
Froide contre mes mains sèches  
Et mes yeux invisibles dans la nuit  
Cette chair prête à fondre  
Toute ma force pénètre la nuit.  
Comme la mort, tout est noir.  
Ni blanc, ni rouge.  
Je crois sentir la fraîcheur de ma tête.  
Aucun but, nulle part.  
La nuit noire est si douce  
Sans pensée, sans regard,  
Le bain de nuit humide,  
Cette immersion, ce puit dans le jour,  
Comme une rosée partout alentour,  
Et ma tête si fraîche.





Je voudrais tant que tu sois cet air  
Qui m'entoure et me pénètre.  
Pouvoir te respirer.  
Te voir dans la haute lumière  
Et passer en toi.

Où sont tes bras, tes mains,  
Les blanches terres plus que belles  
De tes épaules, tes seins brillants ?  
J'ai tellement soif,  
Tellement faim.



Trois poèmes douloureux de Gerrit Achterberg, mort il y a peu de temps.

#### FLEURAI SON

Les oiseaux restent éveillés  
Face à ton silence.

Dans des jardins, entre des fleurs  
Où ton ombre s'efface,  
Je te renie  
Jour après jour.

Mais à chaque refus se précise  
Le sens même de ton nom.

#### TOMBE

Tu m'accueilles dans la pierre  
Avec la même délicatesse  
Qu'autrefois jusqu'à ta peau  
Telle est pour moi ta mort :  
Un autre vêtement sur un même corps.  
Le lieu que maintenant tu es :  
Gravier,  
Sable aveugle.  
Herbe,  
Sacré  
Sacré.

## MANTEAU

Cette nuit était de nouveau la mienne.  
La porte du dehors était close.  
Ton entière puissance dressait le mur  
Et soutenait l'éternel désir.  
Devant moi l'escalier montait.  
Sur le palier,  
Je trouvais à la patère  
Ton manteau. Un instant  
J'effleurais un bouton.  
Je te voyais doucement vivre.  
La chambre me fixait ;  
Depuis mon départ  
Des regards attendaient.



Enfin un poème de Hans Lodeizen, disparu très jeune et considéré comme un précurseur des expérimentaux.

## MIRAGE

Le ciel rit  
Je ne trouve pas de mains assez grandes pour mon malheur  
Le bouleau tient  
Le soleil entre ses ongles longs  
Si nous pouvions couper l'horizon  
Le monde s'effondrerait,  
Montagnes en miettes,  
Pour être dévoré par le néant.

« Qu'est-ce que le néant ? »

La cloche du dimanche matin  
Qui sonne sur le soleil comme un citron  
Les nuages du vendredi soir  
Où le week-end part à la voile  
Sur nos souliers de marche  
A travers la bruyère tard dans l'été.

La lassitude  
Comme un vieux costume.



En ce qui concerne les poèmes présentés dans ce numéro, il convient, bien sûr, de souligner l'arbitraire du choix. Il porte sur les premières œuvres expérimentales des poètes cités. Pour ces derniers notre choix est également discutable. D'autres poètes seraient à intégrer dans un ensemble plus vaste et qui prétendrait à une portée anthologique.

(Les traductions sont de Ans et Henri Deluy.)

## la voix du sang

**bert schierbeek**

né en 1918 à Glanerbrug.  
A publié de nombreux livres  
d'une prose poétique de  
grand souffle.

Et les générations se passent le cordon ombilical  
et les générations se passent la voie du sang  
le sang continue à couler dit l'enfant dans ses jeux d'enfant  
et il saisit la main d'un autre  
le sang continue à couler  
Peux-tu comprendre Peux-tu saisir ce que je ne peux être  
Où je ne peux être  
Il saisit

Ensemble ils dansent dans le nombril tiède de la terre

Qui passe l'expérience  
qui de l'Afrique Centrale et qui du Thibet  
qui lit sur les lèvres à Lhasa  
qui construit des huttes de glace La bottine en peau de renne  
et l'huile de baleine  
qui a tué Brisé Assassiné les Indiens  
En deux ans Deux cent mille  
qui trouvera le rasoir le plus rapide pour raser les hommes  
de la peau de la terre  
qui fournira la lame la mieux aiguisée

Parents d'enfants sages  
Gentil mari d'une gentille femme  
avec un beau jardin Beaucoup de fleurs  
Lui met du cœur à l'ouvrage Sa famille est une belle famille  
Sa femme fait les mots croisés Les enfants reconnaissent leur  
père  
Leur père tient l'expérience Il la passera  
Les enfants quant à eux essaient le rasoir  
Ils rasent la tête de leurs parents

Ils dégénèrent





L'enfant se tient dans la tonnelle de la nuit  
Dans la nuit la paternité lutte contre l'enfance  
L'enfant dévore la mère pense le père  
C'est pas naturel car la femme dévore l'homme apprendra  
Plus tard  
l'enfant  
mais la terre porte en d'étranges nuits une barbe  
et sur la barbe le nombril devient une grande bouche noire  
et les dents des hanches  
et la lurette une trompe  
et la respiration pose ses doigts autour du cou des parents  
La respiration pose ses doigts autour du cou des parents et des  
enfants  
Et la terre envahit cet homme méchant aux cheveux d'argent

L'horreur s'accroche à la paroi de l'imagination  
L'horreur dévore la vie  
la vie s'engraisse  
et sourit

**poème didactique  
du printemps**

**jan g. elburg**

né en 1919 en Zélande. Fut  
membre du groupe Cobra. A  
publié quelques recueils qui  
l'ont placé parmi les meilleurs  
nouveaux poètes néerlandais.

Il ne le saurait pas, le printemps,  
Si nous parquions les pigeons blancs  
près d'un couteau et d'un morceau de boudin !  
Il resterait le même  
avec le soleil dans sa gorge.  
Il installe un grand soleil par-dessus nous,  
Il nous proclame ses fils :  
Peu lui importe la récolte.

Il n'a pas à se fâcher :  
Il rougit simplement à l'instant du lit défait,  
Soir après soir.

Soir après soir nous mettrons de côté  
La fourchette à peine grasse  
Et nous dirons, comme à l'orée d'un guerre,  
C'est un coup d'audace que d'être un homme,  
C'est lugubre d'en savoir plus qu'un dictionnaire,  
Nous ferons comme si nous pouvions dormir.

Il ne le saurait pas, le printemps,  
Si sous couvert de la nuit  
Par avance nous nous portions atteinte  
— toutes nos peurs libres contre la tendresse —  
Mais ne t'effraie pas, nous continuerons à vivre.

Matin après matin nous nous mettrons plus enchantés au  
travail  
Des airs d'oiseaux plein la gorge,  
Et nous aurons moins de pain mais les mains plus dures,  
Et nous apprendrons par la vue à toujours mieux savoir.

## tentative de forage

Je devrais caqueter afin de mettre ce jour  
à la suite de ceux déjà frappés par mon âge.  
Une flamme comme une mouette qui serait le matin  
Fume comme un rôti oublié.

Un homme emplit un panier, sa vie,  
de regrets et de soirées passées,  
d'un rire d'impuissance et d'une couche de nuit.

Un homme dort des femmes,  
un homme dort son feu,  
repoussant vers une heure lointaine toute espérance.

Je devrais déplumer mon désir  
comme un moineau chauve  
qui couve une boîte à musique,  
un fourreau de pipe en rêves de fumée,  
qui ne couve rien et qui pense c'est chaud  
Je suis aspirations.

J'ai des joues  
poignardées par l'aiguille de mes jours,  
une bouche fosse sceptique de l'opinion des gens,  
De désirs,  
un pot à sel d'ordres,  
Et un uniforme brodé, des côtes et de la peau,  
Je n'ai rien et je le sais bien.

Je devrais lentement me peindre mûr :  
une couleur forte sur un frémissement,  
inextirpable impuissance.  
Je devrais faire semblant de chanter  
Mais je sombre.

elbe

**gerrit kouwenaar**

né en 1923 à Amsterdam. Fut  
membre du groupe Cobra.  
Romancier, traducteur et  
poète.

Je porte un manteau de sang comme un avertissement,  
Et je suis dans l'île d'Elbe.  
Je m'appelle Napoléon, je m'appelle O. A. Napoléon,  
Et je suis dans l'île d'Elbe.  
Je porte des centaines de noms  
Et je suis dans l'île d'Elbe.  
Je suis l'arrière-train d'un cher monsieur.  
O mes chers généraux, Voyez mon bec  
Sur l'île d'Elbe.  
Promenez donc avec moi les parcs la réclusion et le doute.  
Il y a des nuits où je fais le beau comme un petit chien à cornes.  
Mon rocher est noir, vous pouvez le voir.  
Mon œil est l'engrenage de vos inventions :  
BOMBE ATOMIQUE - Bravo, Messieurs -

Mais aujourd'hui la peur loge à Paris  
sur les pavés qui témoignent encore de mes parades,  
sur les terrasses du colonel Sartre,  
et je reconnais, tirée de la mer, la tour Eiffel,  
filiale en fer de la peur sur l'Elbe.

Vous me croyez mort ?  
Je suis bien là, manteau de sang, bec et sabre au clair.  
Mon corps est gros, gras,  
et gras des os Hitler et Bismark et Nietzsche et Truman.  
Chaplin est mon valet de chambre mais, je le sais ;  
il vole mes épaulettes pour la kermesse  
et du tabac pour les esclaves de Soho,  
il vole mon histoire pour Marx.  
Protestez, généraux !

Je suis sur Elbe comme dans un puits puant.  
O généraux, sentez le lyrisme de ma putréfaction.  
Continuez moi et grandissez moi.  
Je vous attends avec Spengler et les potences d'un musée.  
Libérez moi, je vous en prie, mais n'espérez pas.  
Les esclaves ne croient plus aux coraux, généraux.  
Je m'appelle O. A. Napoléon d'Elbe  
et Saint-Hélène vient après.

## **dans les rues**

Dans les rues de la ville les gens et la pluie s'abritent.  
Peut-être est-ce l'été l'été tardif presque l'automne.  
Je crois qu'il est des feuilles pareilles à des mains piétinées  
Les gosses interdits et tristes ramassent des châtaignes.

Le soir arrive lentement sur ses roulements à billes.  
Aux pas des portes des filles tremblantes se laissent toucher,  
Des hommes s'enfument dans les bistrots,  
Des femmes traversent le parc en sifflant doucement.

Aux façades de verre des kiosques à journaux  
Les gens s'écrasent les pieds pour lire  
Pour suivre de leurs doigts les listes de noms,  
Ils se regardent dans les yeux : Voilà,

Il est mort au cinéma pendant les actualités.

Je pense Je suis mort Je rentre.  
Personne ne me voit Je crie.  
Mais rien ne répond à ma voix.  
Je trépigne J'appelle l'horloge,  
Mon tabac a disparu Volé Je suis mort.



**tout est dans le monde**

**lucebert**

né en 1924 à Amsterdam. Fut  
membre du groupe Cobra.  
Peintre et poète. Considéré  
comme l'« Empereur » des  
poètes de sa génération.

Tout est dans le monde il y a tout.  
Le sourire fou et enragé de la faim,  
L'effroi de la douleur et ses sorcières,  
Le grand vautour et ses soupirs,  
Les vieux rossignols toujours plus lourds.  
Il y a tout dans le monde tout y est.

Tous ceux qui vivent sans lumière  
Libellules emprisonnées dans des poumons d'acier  
Ont la force et la vitesse  
Des montres en pierres de taille.

A l'intérieur du papier froissé du pouvoir  
Baille sous la balle perdue de la paix  
Baille pour la balle myope de la guerre  
Le crâne volé vide  
L'érosion.

Tout est dans le monde il y a tout.  
Pauvre et mince et lentement né  
Sonnambules dans un cirque froid  
Il y a tout dans le monde tout y est.  
Sommell.

## les révélations tuent l'église

Eglise Porte-manteau des fous  
(Une mitre menace un maillot  
une toge rogne un rideau)  
des fous qui interdisent les bois aux fleurs  
qui offrent aux livres un bucher  
qui défendent aux nègres le port de leur peau  
à Jésus le sang premier de son épouse.

«Autour du rêve éveillé des peuples troublés  
tes yeux ne bouchent plus rien  
Ni le trou de balle du confessionnal  
ni l'émetteur constipé de la bible  
Et le dimanche s'arrête devant la nuit de mai  
et les vieux saints extasiés de la nuit de mai  
deviennent les fantômes retors et secs de ton corps de garde  
chuchotant derrière la frêle porte de la nuit de mai  
que le jeteur de flamme béni enfoncera bientôt ».

Mais un jour Jésus boira le sang de son épouse  
et le transmettra aux hommes rouges  
qui le répandront  
et la terre progressera

La terre se retrouvera  
Le ciel redeviendra sa demeure  
L'épouse ramènera ses enfants qui révéleront à l'homme  
les espaces libérateurs de l'homme  
Les voûtes  
Le social  
Le rêve.

## la route

La route et le brouillard léger  
La route et le brouillard épais  
La route et le vent léger  
La route et la tempête  
La route dans la nuit chaude  
La route dans la nuit  
Qui frémit jusque par-dessus les épaules  
La route silencieuse  
La route qui bondit  
Comme la roue de la loterie  
La route travaillée  
La route que l'on travaille  
Tout divague en maints détours  
Le clair espace bat descend monte

Galope une crinière humide  
L'oiseau vole les ailes pleines  
L'homme meurt assoiffé

## aux enfants

Enfants noirs de cendre  
Consumés par la mort catholique  
Soulevez la croix et riez  
Pétrissez des pigeons de chair dans le pain quotidien

Car si le toit de ton père  
Devint vallée de larmes pour ta mère  
Tu le dois au corbeau bavard  
Qui détestait la semence

Enfant Dessine un enfant  
Un visage comme un bateau Une maison  
Habite l'eau et le vent  
Broie la stagnation  
Emiette la croix

## si ça se trouve

Si ça se trouve  
Faites alors faire à papa  
Une photo de cette petite machine  
Qui tout à l'heure  
Apprendra à jouer aux échecs ou à tricoter

mais oui mais oui

de plus en plus réduits en miettes

Une douleur  
Comme un mur soigneusement détruits  
Parce qu'elle imitait un manteau de fourrure quand elle était  
nue  
comme une bombe piétinée à Noël  
et nom de dieu disais-je  
quand j'ouvrais le journal parlé  
il y a dieu me pardonne une autre guerre  
plus génératrice de cheveux en pleine forme  
Œuf Orage  
Nous entrons largement dans un  
magasin de semence  
où le jour se lève sur un couteau de poche  
tendu à bout de bras

5 heures  
Encore plus de messe  
Encore plus de douleur  
Encore plus de pitié  
Encore plus de pitié sur une chaise  
ou dans l'arrêt du placenta  
dont tout le monde ne revient pas

une gourmande salamandre de pierre  
entre les cuisses

une étoile éteinte  
pendant l'approche

**toujours**

**simon vinkenoog**

né en 1928 à Amsterdam.  
Prosateur et poète.

Je cherche par des rues  
Sans nom le lieu  
Où la vie ni la mort  
N'ont droit d'entrer.

Mais toujours j'entends  
Mes pas et toujours  
Mon haleine me poursuit  
Je le sens bien.

Toujours je sens  
La terre sous mes pieds  
Et je ne peux oublier  
Le son du be-bop.

J'ai encore dans les mains  
Le langage Je peux encore  
Façonner l'outil qui a créé  
En moi une fureur silencieuse  
Une froide haine.

Je ne me suis pas encore perdu  
Je suis en bordure  
D'une vie qui compte  
Vingt sept et  
Cent mille lettres.

## lastania

Ce qui reste en moi  
De mots encore éveillés  
Je peux m'en servir pour tous les jours.  
Je peux faire se coaguler le sang.  
Je peux demeurer dans les pensées d'autrui  
Et y voler des fruits.

Je peux pleurer comme un chien battu,  
Je peux  
Jouant avec le feu,  
Me vaincre et me serrer.

Mais je ne peux vivre.

Tout pend au loin,  
hors de portée,  
Des sons, des phrases,  
Des mots.  
Des mots que j'ai commencé à aimer  
Comme des membres.

Pour un amour que j'ai vu briller,  
Comme un soleil sur l'eau,  
Pour un amour qui brûle  
Comme une lumière sur ma peau.

## le sommeil : un espace

**hans andreus**

né en 1926 à Amsterdam.  
A publié plusieurs recueils  
de poèmes.

La poussière de ceux qui dorment  
Souvent  
Voudrait nous recouvrir.  
Mais ne dites pas de mal du sommeil.  
Le bon, le terrible sommeil,  
Qui peut nous brûler la nuit, qui nous découvre.  
Par lui je m'ouvre  
Et nous devenons animaux, pierre, enfant.

Le sommeil : terre, herbe, source  
Le secret des plantes.  
Plus éloigné pourtant de la mort que le soleil,  
L'accouchement ou la naissance.  
Et lorsque nos mains endormies se tendent vers les étoiles  
Que cherchent-elles ?  
Que veulent-elles saisir ?

Par quels chemins vont nos doigts ?  
Dans quels nombres existons-nous ?  
De quelle clarté, de quelle obscurité  
Brille et s'épanouit notre peau ?

Nous sommes plus que nous-même,  
Nous sommes plus que tous nos rêves à découvert.

Sommeil.

Aussi : la fatigue nous quitte, les chiens fuient la ville.  
Aussi : le réveil est une ville, trop belle mais légère par son  
courage.

Et le sommeil avance : forêts derrière nous, lac, ciel, cerf-volant,

Il devient ce désir profond et dur  
Qui nous fait vivre.

## **croyant**

Horizons sans horizons,  
Plus lointaines frontières,  
Un homme y tient que rien n'arrête :  
Voilà ma basilique.

Je taille les profils des morts ;  
Je romps l'équilibre et je le rétablis ;  
Je sais : celui qui est une flèche de générosité  
Connait l'efficace.  
Les grandes lignes, voilà mon savoir.  
Je fuis la secte et vois les autres.

Par nécessité j'explore l'univers.

Mais plus difficile que d'entendre ces paroles,  
Plus difficile est d'entendre la voix,  
Celle qu'il faut toujours rechercher à nouveau.

Et plus difficile que de vivre :  
Ne pas s'éloigner de cette voix,  
Apprendre la patience.



**pâques**

**remco campert**

né en 1929 à Amsterdam.  
Conteur et poète.

A Pâques, ils vont chercher la guérison  
Dans les villages, les champs, la campagne.

Leur résurrection s'accomplit à vélo,  
Et la ville, l'aride caverne, reste là,

Déserte. Seuls quelques rôdeurs vont  
Et cherchent dans les replis de l'ombre.

Leurs pieds fatigués laissent des empreintes  
Pour les coureurs de bois, les écrivains d'histoire.

« Ici il s'arrêta, près de Miromesnil  
Et il hésita entre la gauche et la droite.

D'où vient cette hésitation ? Surely  
He must have known all roads

Were alike. En ce temps-là l'innocence  
Était probablement une sorte de félicité ».

## sonnet

Je voulais t'envoyer des fleurs.  
Une sorte de fleurs qui te ferait comprendre  
Comment je me promène,  
Sous quels ciels je me promène,  
Sur quel sol je me promène.

Je voulais t'envoyer des fleurs.  
Une sorte de fleurs d'hiver,  
Avec les couleurs brunes de la dernière rose,  
Et l'odeur d'une longue marche,  
Nuits après nuits, sur un terrain dangereux,  
Entouré de haies négligées  
Derrière lesquelles on peut imaginer des narcisses,  
Narcisses des mois qui s'étendent derrière nous,  
Narcisses d'une odeur  
Que probablement j'estime trop aimable.

Cette sorte de fleurs je voulais te la faire parvenir  
Non par la poste  
Non  
Elle devait t'être apportée  
Par un garçon noir au profil grec  
Qui étudie l'allemand à l'université  
Qui a écrit une chorégraphie  
Sur de la musique de Mozart

Cette sorte de fleurs  
Par un tel garçon

Mais j'ai appris que tu es en voyage  
Et que peut-être tu ne reviendras jamais.

Je suis frappé, chez Evtouchenko, par la force de conviction du poète, par l'orgueilleuse certitude qui l'anime de proférer des paroles aussi nécessaires qu'incontestables. Evtouchenko ne se dérobe pas ; il peuple de tout son être les mots qu'il prononce, se livre sans réserve à ses lecteurs et plus encore à ses auditeurs, affirme des vérités dont il se porte lui-même et totalement garant, avec toute son explosive énergie.

Sur le visage d'Evtouchenko brûle la fraîcheur de la jeunesse. Une jeunesse agressive et aimante, persuadée de la dure nécessité de renouveler le monde à son image, de remettre au bien ce qui est présentement au mal. Cet homme jeune semble placer en ce monde une confiance qui me paraît admirablement digne d'un enfant.

Le succès d'Evtouchenko, du poète et de l'acteur (et je suis tenté d'écrire de l'acteur-tribun) s'explique par une des caractéristiques fondamentales de sa poésie qui est une poésie de revendication et traduit une exigence d'ordre éthique — ou politique — conforme aux aspirations d'une très large part de la jeunesse de son pays.

Rares sont les poèmes d'Evtouchenko, y compris ses poèmes d'amour, qui ne puissent étayer une telle interprétation. Evtouchenko s'est dressé et s'élève courageusement contre les souillures qui ont marqué la période dite du culte de la personnalité, et la violence même de ses dénonciations manifeste une volonté lucide de contribuer au réaménagement — ou au bouleversement — des rapports humains selon l'idéal révolutionnaire d'Octobre. Evtouchenko, par cette intransigeance, s'apparente à Maïakowski.

L'œuvre d'Evtouchenko est enracinée dans le réel. Elle puise sa substance et son inspiration dans la vie quotidienne et dans l'actualité, bien souvent dans l'actualité politique, à tel point que l'on ne peut guère parler de la lutte menée en U.R.S.S. contre le culte de la personnalité et ses séquelles sans citer le nom d'Evtouchenko. Cette poésie, qui est presque toujours une poésie à sujet, fait très largement appel à l'anecdote, elle n'appréhende pas la réalité par le biais de l'image mais semble nous renvoyer directement les ondes de choc d'où elle a pris naissance.

La matière charnelle de la poésie d'Evtouchenko n'est pas la métaphore ou l'image mais la sonorité, l'assonance, la rime, l'orchestration, la musique des mots. Par la valeur souvent exemplaire du sujet qu'il a choisi et par l'originalité et la qualité sonores du vers, Evtouchenko parvient à élever l'anecdote ou l'idée saisie à l'état brut, au rang de poésie. C'est pourquoi la traduction de ses vers est une entreprise à ce point hasardeuse qu'elle n'a pas fini de susciter les plus graves malentendus. A qui ne peut l'entendre avec l'oreille, tel poème fera l'effet d'une simple déclaration de principe ou d'un récit banal assorti d'une conclusion plutôt moralisante, même si le texte en question, nonobstant l'impression du lecteur ou de l'auditeur ignorant la langue russe, n'en possède pas moins la dimension radieuse de la poésie.

L'œuvre d'Evtouchenko doit être située dans la poésie russe et jugée selon les critères propres à cette poésie. Or les poètes russes, depuis le symbolisme avec Alexandre Blok, le futurisme avec Maïakowski et Khlebnikov, depuis Iéssénine aussi, tendent à accorder une place prépondérante à l'image ancrée dans la sonorité, à la musique du vers et du mot, lequel finit par acquérir la même valeur qu'une note, un accord ou une dissonance dans une phrase musicale et retentit parfois dans la bouche du poète comme une unité sonore et significative douée de sa vie propre et recevant, bien entendu, sa coloration des autres éléments constitutifs de l'énoncé poétique.

Evtouchenko est sur la scène. Sa poésie souverainement actuelle et modelée pour la voix empoigne l'auditeur, Elle rayonne de toute cette beauté immédiate que je viens de tenter, en quelques lignes, de caractériser. *Babi Yar, Trois minutes de vérité, La grêle, Les stactites* emportent notre conviction. Nous avons le sentiment d'écouter un vrai poète, même si le souffle que nous sentons passer à travers la salle n'a pas cette puissance inéluctable qui émane de la poésie de Maïakowski. Nous suivons la ligne du poème et du récit, nous en admirons la musique — dont l'auteur et l'acteur abusent peut-être parfois — peut-être déplorons-nous aussi une certaine facilité de l'expression. Mais ces réserves, pour importantes qu'elles soient, ne nous empêchent pas de partager l'enthousiasme communicatif d'Evtouchenko, qui est poète aussi parce qu'il inspire. Au stade actuel, cette œuvre encore inégale n'est sans doute qu'une étape de transition dans la création poétique d'Evtouchenko et dans l'évolution de la poésie soviétique d'aujourd'hui.

Mais l'essentiel, à nos yeux, c'est la générosité de cette œuvre tout entière tournée vers le bien. Certes, l'écart qui subsiste entre l'expression poétique d'Evtouchenko et le support éthique de cette poésie ne peut être passé sous silence. Je suis convaincu, cependant, que les poètes français que nous sommes peuvent beaucoup apprendre d'Evtouchenko et qu'il nous appartient, dans la passionnante confrontation de nos esthétiques souvent contradictoires, de le comprendre et de partager son combat.

Y'ai tes trente-trois ans en sus de mon âge  
 Et tout ce que tu as vécu autrefois,  
 Que tu l'aies oublié ou que tu t'en souviennes,  
 Est enfoui comme une pierre au fond de moi.

C'est en moi qu'on assassine ton père à petit feu,  
 En moi qu'on traîne ta mère aux interrogatoires,  
 En moi que se ternissent tes yeux d'enfant  
 Quand on a épuisé tous les remèdes.

En moi que pour la première fois tu regardes ton image  
 Au fond du puits limpide avec des yeux qui sont de femme non  
 [d'enfant,

En moi que tu donnes tes lèvres froides sans amour,  
 En proie à un bonheur craintivement intrépide.

Après cela tu aimes et peut-être que non,  
 Après cela tu n'aimes pas et peut-être que tu aimes,  
 Tu rends humains le feuillage et le clair de lune  
 Sur le parquet gluant d'alcool et de « Tetra ».

Tu cherches refuge dans la couture et la langue anglaise,  
 Tu te jettes nerveusement sur tous les livres qui te tombent sous  
 [la main,  
 Comme à l'église tu accours auprès de Grieg et Beethoven,  
 Et tu implores en gémissant la protection de l'orgue.

Tu ne peux te cacher nulle part,  
 « En koulak » on t'oblige à rentrer dans ta vie  
 Et quand on voit que tu n'as pas de repentir,  
 On te roue de coups, à la manière des koulaks.

Seule tu pleures sans bruit dans le silence,  
 Tu repasses à contre-cœur chemises et caleçons,  
 Et dans la nuit de mars tu regardes sans voir  
 Comme si tu venais me rejoindre en songe.

Puis tu tombes malade. Et les chirurgiens  
 Penchés sur toi jettent leurs sortilèges comme des mages blancs.  
 Aux fenêtres déjà comme en plein mois de mai  
 Les oiseaux d'avril chantent à tue-tête.

Par deux fois tu es à l'article de la mort,  
 Tu luttas pourtant même contre tout espoir,  
 Puis tu te lèves, tu chancelles si fragile  
 Que tu sembles sur le point de te briser.

Je suis vivant d'une double angoisse et d'une double douleur,  
 Je suis vivant de ton toucher, de ton oreille,  
 Je suis vivant de ta vue, de tes larmes,  
 De tes paroles, de ton silence.

On dirait que mon être est un être double.  
Un double passé pèse d'un double poids sur mes épaules.  
Il faudrait deux balles pour m'abattre.  
Il y a deux vies en moi, la tienne et la mienne.



## je suis un ange

Je ne bois pas, J'aime ma femme :  
La mienne, j'insiste là-dessus.  
Je vis à la manière d'un ange.  
Pour un peu je citerai des vers de Chtchipatchev.  
A force de mener cette vie,  
je me suis fané,  
J'ai fermé les yeux sur toutes les femmes.  
Je me sens gêné aux épaules.  
Il doit me pousser des ailes.  
Je suis inquiet, je suis tout drôle,  
Il me pousse des ailes.  
Quelle étrange aventure.  
Il va falloir faire une fente  
De chaque côté de ma veste.  
Je suis un ange.  
Je ne garde pas rancune  
A la vie  
Des offenses que j'ai subies.  
Je suis un ange,  
mais je fume,  
J'appartiens à la catégorie des fumeurs.  
Etre un ange,  
quel étrange labeur,  
N'être qu'esprit sans un gramme de chair.  
Les femmes passent leur chemin.  
Je suis un ange, elles n'ont que faire de moi.  
Je ne compte pas pour elles.  
De mon propre chef je me range  
Parmi la cohorte du ciel....  
Il n'est pire démon  
qu'un homme qui fit l'ange.

● ● ●

Dans son trop mince paletot  
coiffé d'une casquette délavée  
un garçon sort d'une porte cochère.  
Il porte à ses lèvres gelées

l'esquimeau d'un glaçon

qui a gardé l'odeur du toit.  
Il saute par-dessus les flaques  
et fait un sourire à l'aurore.  
Qui aime-t-il

de qui est-il l'ami,  
quel est son but sur cette terre ?  
Il fut détourné savamment  
du mal lancinant des « pourquoi »  
et les critiques ronronnants  
lui serinaient l'absence de conflit.  
Il croyait, convaincu par un mensonge énorme,  
que la route était droite et lisse devant lui.  
Pourtant sous cette pluie d'incohérences  
Il aurait pu perdre sa foi.  
Il a tenu le coup

sans cacher ses yeux  
Il n'oubliera rien désormais  
Son ennemi mortel est le mensonge  
qui ne peut plus lui échapper.  
Le mensonge, ce parent  
qui s'introduit chez les gens  
et qui poursuit en secret sa besogne  
substituant à la grande vérité  
une parodie sans vergogne.

Le mensonge marquant les gens  
de son implacable verdict.  
Le mensonge gonflant sa pétillante extase  
quand il voit un feuillet saturé de sirop.  
Mais d'année en année  
La tâche lui devient de plus en plus pénible  
Ni les détours ni les mensonges  
ne peuvent plus dissimuler  
tout ce que le peuple a créé  
non sous le signe du mensonge  
mais au nom de la vérité.  
Ses fourberies et ses sourires  
ses flagorneries, son effronterie,  
voilà qu'aux yeux de ce garçon  
ils deviennent des preuves  
qui dénoncent son vrai visage.

Dans le grand tourbillon bigarré  
Le garçon sort d'une porte cochère  
Il porte une casquette  
trempée par la neige fondante  
Il marche par les rues bruyantes  
et près de lui, à ses côtés

avec douleur, avec gaité  
On rêve et l'on s'attriste, on pense aux mêmes choses  
on fait craquer la même glace printanière  
et l'on nourrit le même espoir.



Ne tourmente pas ta chevelure,  
Laisse-la se conduire à sa guise,  
Laisse-la s'écrouler sur tes seins, tes épaules,  
Qu'elle rie aux éclats tout son soûl.

Esquivant peignes et barrettes  
Qu'elle gicle en cascade noire,  
D'un sommeil ancestral enrobant chaque chose,  
D'un sommeil embrouillé.

Dans son écrin sombre et mouvant  
Chuchotant si l'on prête l'oreille  
Tant de vérités et tant de mensonges,  
Mystère de ce siècle et des siècles passés,  
Qu'ils flambent, tes yeux couleur de saule,  
Une trace de rousseur autour de la pupille...

Dans le jardin aux gestes tout doux de ramures,  
cerné par toi comme par un jardin,  
J'écouterai, petit garçon bien sage,  
Sans sommeil, à travers un songe léger,  
revenu, je ne sais comment, à l'âge  
des chiots assoupis et heureux,  
bruire au-dessus de moi, délivré,  
ta chevelure...



# l'envie

J'envie.  
C'est un secret.  
Je ne le cachais à personne autrefois.  
Je sais  
qu'il y a un enfant,  
que j'envie.  
Je l'envie  
de se battre comme il fait :  
je n'étais pas simple et hardi comme lui.  
Je l'envie  
de rire comme il fait :  
enfant, je ne savais pas rire ainsi.  
Il est couvert de plaies et bosses,  
moi j'étais bien peigné, j'avais la peau intacte.  
Tous les passages,  
dans les livres,  
que je sautais,  
lui ne les sautera pas.  
Là aussi plus fort que moi.  
Il sera honnête et rude et franc,  
ne pardonnant pas au mal pour ce qu'il contient de bien.  
Quand je laisse tomber la plume,  
quand « ça ne vaut pas la peine... »,  
il dira :  
« Ça vaut la peine »,  
et prendra la plume.  
Lui, ce qu'il n'a pas dénoué,  
lui, il le coupe.  
Moi je n'aurai dénoué  
ni coupé.  
Et lui, s'il aime,  
il ne cessera pas d'aimer.  
Moi j'aimerai,  
moi je cesserai d'aimer.  
Je cacherai mon envie,  
je sourirai.  
Je jouerai la simplicité :  
« Il en faut bien qui aient le sourire,  
il en faut pour vivre autrement... »  
Mais j'aurai beau me le dire à moi-même,  
affirmer  
qu'à chacun selon son destin...  
je n'oublierai pas  
qu'il y a  
quelque part un enfant  
et qu'il sera  
plus grand conquérant que moi.

1955

François Kerel a traduit et adapté les deux premiers poèmes  
d'Evtouchenko, Charles Dobzynski les deux suivants, Antoine  
Vitez le dernier.

demeure de l'âme qui attend

Les cieux pourris de ce siècle empêchaient l'avènement des nouvelles colombes.

La rancœur s'exaltait dans la chaux excrémentielle des plus vieux pigeonniers.

Une aube cria : la guerre !

La haine et l'aliénation d'une rose crachée par un fleuve dans les lits des cloaques sans sépulture, vont vous mettre en contact avec les courants électriques de ces anciens jours.

Un verrou se fermait, et la nuit cria : mort !

Et la lune, que les calculs des astronomes avaient jusqu'alors donnée pour transie, ouvrit sa bouche pour trois lustres afin de vomir du sang : sur les écumes vertes de l'envie, sur les flaques jaunâtres de la colère, sur les gros murs rouges dressés par la colère.

Sang saisi, amer, d'un préjugé que nous avons déjà cru mort.

Je frappe froidement la beauté élémentaire de la Terre consumée par la lave et je bois à la dévastation totale des astres.

Frappez-moi, frappez-moi, car je suis le seul homme capable de faire front à un bataillon d'anges.

Mais ils n'existent plus : je les ai tous carbonisés en un moment de dégoût.

Je suis immortel : personne ne peut me frapper.

Et maintenant je m'ennuie devant les postures désespérées des morts qui rêvent inutilement à la résurrection de la chair.

Mais voici la colombe 1948.

## trouvailles dans la neige

La lune était distraite à cette heure où les cieux les plus impressionnables cherchent les enfants perdus.

Sur les traces des loups on entendait des larmes et des cœurs récents.

Un lis agonisant demandait après l'innocence des colombes.

La bruine avait oublié la couleur de la neige.

Donne-moi un peu de cette eau que déposent les fouets endormis dans les oreilles des chiens.

Il manque encore quinze plaintes et douze frissons.

Tu as le temps de m'expliquer l'origine des plaines et le chagrin des forêts lorsqu'elles se souviennent du vent.

Ecoute.

Ma mort est nécessaire pour que les pins produisent le vent, pour que les braconniers n'éprouvent pas la nostalgie de leurs fusils, pour que les vitres de ta chambre se dégèlent en un pleur de peupliers.

Assassine-moi.

Des feuilles d'un autre hémisphère viendront quelque jour me chercher.

Voyez le couteau gelé pour peler les oranges, le rifle et le poignard pour la colère de l'ours et la fuite du renne.

Une boîte de sardines rend toujours plus froid le froid d'un squelette.

Abandonne-moi.

Il ne manque plus qu'une plainte pour que me pleure ma patrie.

(Extrait de « Sermons et demeures », Rafaël Alberti, Introduction et traduction de Robert Marrast. Collection « J'exige la parole ». — Pierre-Jean Oswald — Tunis. A paraître.)





ci-dessus : dockers au travail - page précédente : gerald neveu, au centre, lors d'une vente du livre



page suivante : reproduction de la couverture d'un recueil de poèmes néerlandais.



**vijf 5 tigers**

au bord des yeux

Tu découvres à l'envers  
dans l'incertitude des réveils  
une brève hachure de bonheur

cette vieille histoire  
de faim mauve  
et de marche au soleil

tu tiens clôses  
ces lèvres  
que l'amour taille dans le silence

que feras-tu seule  
de ce noyau de fête  
un peu velours un peu acide  
que proposent nos yeux ?

lorsque tu passes

Tu précèdes  
un éclaboussement stupéfiant  
d'écailles bleues

lorsque tu passes au jour

tu abandonnes au silence  
un noyau de neige  
dont je vis

tu disparais toujours  
à la dernière flamme du souffre  
me livrant seul  
au cheval disloqué de la nuit

et pendant cette guerre  
les plumes de l'aube  
se mêlent  
en un grand jeu d'ivoire.



## **pôle fixe**

Cet étrange jardin  
où tu t'échappes  
s'entoure  
de hauts chiens noirs  
qui traquent la lumière  
barricadent la nuit

à l'heure où la ville s'étend très loin

cet étrange jardin  
recèle des fougères de plomb  
qui frappent la peur  
au passage  
en un petit bruit de porcelaine

je te rejoins quand même

alors  
à l'entour de ton visage  
grande transhumance de feux

et je refuse de voir  
derrière nous  
s'émietter un terrible désert.

## **nos visages**

Merci tes mains  
Celle du repos et celle du feu  
Ouvrtes sur les lentes terrasses de l'amour

Merci tes yeux  
Voyageurs accomplis de l'été  
Annonceurs des vignes matinales

Merci tes lèvres  
Porteuses des plus riches soleils  
Déliés dans mes bras

Nos visages se sont défaits  
Au versant tiède encore  
De la plus douce fête.

le feu de haute-lisse

à Margyl

En toi ma vie s'écrit d'un stylet généreux  
fermé le livre du poète ouvert le livre  
inscrite ma venue sur ton livret de route  
elle remonte à tes sources et te prie de la suivre  
elle te montrera

tu dors au moment où je te murmure à l'oreille très précisément  
je t'embrasse alors  
il est temps de partir mets ta robe  
lève-toi le vent plonge tes cheveux  
entr'ouvre ton visage tu guériras je te montrerai  
j'ai projeté le mien pour nous ouvrir  
tu guériras je t'attendais

Ne t'étonne pas de ma rudesse il le faut bien  
le sommet se dérobe à mes yeux  
mon meilleur ennemi paraît qui me dit de retourner  
il ne manque aucun de mes réveils fidèlement je dois lui tordre  
le cou le battre sans l'humilier  
lui interdire mon séjour  
je te jouerai de la harpe  
des troupeaux qu'on abreuve  
du loup parfois  
de l'éléphant du dromadaire mélodieux  
du lion parcimonieux  
de la piste d'envol  
du soleil qui escalade la montagne  
le plus souvent je te jouerai de l'homme  
tu verras tu en pleureras

mais avant tout tu feras connaissance avec toi-même  
tu te souviendras de tes habits  
j'ai veillé le murmure de ton corps cette nuit  
veillé ta braise  
les sangliers sont venus se soumettre  
mais avant tout tu te prendras la main  
patience tu vas te reconnaître

le jour défile devant nous il s'établit  
aux avant-postes les sources se pénètrent  
c'en est fini de la confusion  
il suffit d'aller

déjà tu t'embrasses sur les lèvres  
tu te caresses la poitrine  
tu parles à tes seins je te vois  
tu recouvres la vue en même temps que le sexe  
lui aussi murmure

ne sois pas lente à venir  
ne t'épuise pas tu vas te reconnaître

ce jardin t'appartient il se destine à toi  
tu pourras donc t'en éblouir  
ne te détourne pas  
fixe sur toi ses fruits prolonge-toi  
ce profil d'avalanche lève oui lève la main ne crie pas te nourrira

vis-tu depuis longtemps  
on ne cesse de partir sous nos yeux  
on nous invite à suivre  
pourtant nous resterons nous disposons du temps  
qu'il faut qui leur défaut  
nous ne sommes pas pressés  
ne nous harcelons pas  
prends le temps de t'ouvrir  
je te demandai quel âge as-tu  
quelle est ta descendance  
te reconnais-tu ?

il suffit d'aller m'as-tu répondu  
je t'aime n'aie pas froid  
tu vas nous reconnaître

je ne veux pas conclure  
ce jardin t'appartient  
nous sommes nés dans ce jardin sans maître  
nous y sommes premiers venus  
hormis le forgeron qui secourait les arbres  
soignait les astres  
le forgeron s'est tu  
nous y sommes premiers venus  
je viens de te connaître je t'aime le sais-tu  
le sens-tu sur ta peau  
ta peau s'en souvient-elle ?

Il pleut du pain.

## trois lettres pour couvrir la mer

Joyeuse vie. Je pense à Toi, très lentement. Le vent encule les hublots, baise les toits comme un furieux et s'envagine dans les fentes. La lumière est châtée.

Tout, depuis hier. Les routes coupées, le courrier « pour la prochaine », les vivants en rade à Tiaret ou Alger et la rupture des réseaux électriques. Même la mort est du naufrage. Accoutrée en avion, elle tapait dans une caravane d'hommes et de mulets et se divertissait à les plier. Dix kilomètres, à l'oreille... On encaissait d'ici les explosions, comme des poutres dans le milieu du corps. « Poh ! Poh ! Poh ! Qu'est-ce qu'ils déroutent ! » Ils déroutaient. On en a ramassé toute une chaîne. « Quelques uns de moins ! » Ils transportaient du bois. Des ravitailleurs.

Joyeuse vie, joyeuse. Le vent balance ses couilles à travers les fenêtres. J'ôte mon pantalon. Pas pour l'amour, ni la beauté, prière des communions adorables. Ma verge, trouvez-moi une hache qui ressemble à ma verge. Un poignet de taille. Trouvez plus généreux, que je touche.

Mes mains ! Elles labourent les salopes, elles démolissent le terrain.

Elles font des bonds, elles galvanisent. Ces empoignades ! Je ne sors jamais sans mes mains. Lui son revolver, lui ses gants, son carnet de chèques, lui sa bouche en cul de patronnesse, moi mes mains. Ma tête pour la guillotine ? Mes mains me restent ! Mes yeux dans une assiette ? J'ouvre, j'écarquille mes mains. Les vénérables. Pas un penseur qui les vaille. Un piédestal pour mes mains. Mes mains, mes mains, mes mains. Mes mains qui frappent, mes mains qui boxent, mes mains qui applaudissent, qui exaspèrent, qui étourdissent, qui coupent la parole, mes mains révélatrices qui déculottent (ce mot là est noble) qui s'attendrissent, mes mains qui s'aplatissent et qui se laissent tomber. Elles ramassent ton sexe et me l'apportent à la dérobée. Les saintes salopes - les étrangleuses ! Je les adore. Mes mains crispées, trop affectueuses dans mes poches. Mes mains qui tordent les barreaux.

Joyeuse vie. Je viens de recevoir ta lettre où tu n'étais pas là et je frotte mes lèvres contre une neige dure.



Montagnes... je reste l'indocile... Toute couleur promontoir, retour...

Le déferlement du long désir s'oriente. Je voudrais t'animer de certitudes. Ma Nécessaire encore nommée.  
Tu n'es pas seule à délirer de ton délire unique.

L'angoisse de la distance délivre ses ongles dans ma poitrine et me coupe les veines. Reins qui s'illuminent. Tête, deux lèvres immenses, un regard, regard tendu à se rompre.

Tremble ici la terre d'un grand bruit qui se fait là-bas. Avions, deux affolent les vallées. Cris de terre. Troupeaux d'échos en fuite et piétinant. Cloques de peur. Toutes les orgues en souffrance.

J'aurais volontiers confondu les chiens aux étoiles, à cause du pelage et de l'indescriptible, si n'était la misère de leur condition, misère d'hommes sans chiens.

Le déferlement d'un long désir... Passent les paysages. Camion encore. Je voulais vous rompre de bouches vives.



Je continuerai pourtant de t'écrire. Tu es trop vivante en moi pour accepter de disparaître, de t'enfoncer dans le silence, de t'absenter définitivement, pour te résigner. Tu ne peux pas savoir comme tu es belle, comme je te serre entre mes poings. L'absurde aussi est un royaume, je continuerai.

Je continuerai pourtant de penser à toi. Tu représentes les instants d'avant cette guerre, les baisers lésinants, désespérés, que je préfère, les mains errantes qui me déplacent. Tu resteras debout, comme au réveil je te verrai encore, je t'imagerai, je réinventerai ton souffle, je te ferai parler. Tu seras chaude.

Je sais quel combat tu mènes, j'en ressens l'étendue, la foudre de détresse et les moments immenses de beauté humaine et plus hauts que le beau.

Ne crois pas que je te préfère un pays, ni que j'étais généreux ou perdu en te disant d'aimer. Certainement tu trouveras que je n'ai pas su être égoïste, et tu auras raison, raison sans que je puisse te contre-dire. Mais l'égoïsme, la pauvre fleur au prisonnier, le pauvre ciel, peut-il rayer la vie, croire que ses barreaux l'y autorisent ? Je ne t'ai pas chassée de ma prison.

Je ne t'ai pas rejetée de l'ombre où sont entassés, rivés, les prisonniers, les clandestins d'ici, ni de la routine, ni de la mécanique, ni du fusil auxquels ils sont cloués, ni même de leur fatigue. Je ne t'ai pas épargné la haine qui les accable, l'égoïsme qui leur crée des frontières ignobles.

Tu es venue à ton insu lorsque le sang à démesure, la déportation, le servage me renversaient le cœur, lorsque les coups qui s'enfonçaient en eux me rendaient électrique, quant on les a volés, réduits aux regards rabattus, au respect de la paresse érigée en sexe, en puissance, quant on a refusé de faire un pas vers eux, de leur prêter à boire.

Tu m'as aidé à les comprendre, tu leur as demandé d'être mes amis. Pour toi, presque tous le sont devenus. Ils t'écoutent.

Tu ne peux pas savoir comme tu bouges, comme tu me fais mal, comme je...

trois poèmes

Tout me revient sur un poignard  
la terrasse avec les chaises mouillées  
l'odeur des faubourgs sur tes cheveux mouillés  
le gris des ruelles  
sur le passage des oiseaux maigres  
abattus dans un andante de feuilles mortes  
Je me rappelle une saison battant son plein de nuages  
une ville refroidie seule à s'occuper du ciel  
Ce matin-là petite fille  
tu souriais dans les bras ballants du néon  
Je t'aimais  
à mal dormir contre mon poing  
La nuit n'avait plus d'importance  
les ombres des platanes sur mon épaule fraîchissaient

Aujourd'hui le temps presse  
tout ce bois mort cette fumée dans ma tête passent un  
hiver de pauvre

Nous avons tous connu cette fatigue  
une envie de partir Déjà le drame des nouveaux sentiments  
une fatigue parfois à ne plus savoir écrire des poèmes  
d'amour  
ni donner le plaisir  
sans que je vive au-dessus de mes forces  
le cœur serré





Et pourtant ce soir  
les mots viennent de la douleur  
les mains vides

On a cette retenue soudain insupportable  
devant le journal  
croisant des voix frappées au coin des lèvres  
ou des regards serrés sur l'ombre

Ce qui ne touchait pas de près  
courait les rues les sentiments

On n'était là pour personne

Et puis des morts  
que l'on n'attendait plus  
restent sur place

La colère  
c'est un coup de sang dans les larmes

9 février 1962



Le soir comme un verre d'eau ordinaire  
les rues déjà les unes sur les autres  
pour le sommeil

Nous sommes seuls  
le cœur qui tremble  
toujours le même en travers du corps

J'aurais envie de parler  
dire n'importe quoi  
comme au retour du vent sur les lèvres  
après l'épuisante chaleur du tabac

retrouver ton visage  
sur une chaise ce soir  
parmi du linge fin

la chambre

La chambre est en fleur  
Mon petit lisse le drap  
Nous ne craignons pas le malheur  
Seulement l'ignoble charrette  
Et le cri de certains pas

Nos cœurs nous font trop souffrir  
Nos visages se déchirent

Il faut tenir le crucifix  
Il faut toucher les paupières  
Flatter encore un peu la vie  
Le facteur est venu hier  
Et nous ne lui avons rien dit

La dentelle se déchire  
Mon petit lisse le drap

Qui fera briller les cuivres  
Et le gaz dans la cuisine ?  
Mon dieu avec une belle couleur bleue  
Comme un avion dans le ciel



# le petit poucet

Dans la grande forêt  
Le père s'en est allé  
Son enfant le suivait

Par de secrets chemins

La chèvre et la forêt  
Le chemin et ses pierres  
Le mur blanc la barrière  
Et la mère

Les regardaient partir  
Et nul mot ne fut dit

« Le filet est tendu  
La toile est resserrée  
Mon petit mon petit  
Maintenant tout est dit  
Du palais et des cris

De tes très beaux yeux noirs  
De tes cheveux meurtris  
De la folie des loups  
De la nuit

De tes petites mains  
Des bouquets enserrés  
De tes petites ruses  
O mon fils innocent  
Qui te savais aimé »

Mais le chemin s'effraie  
Mais les pierres se terrent  
Mais la forêt conspire

« Entre la nuit et nous  
Il y a ces cailloux  
Leur forme leur blancheur. »

La rage et les grilles  
Les rails et le visage  
La sombre odeur les dents  
Les tunnels et leurs cris  
Nos trop savantes cages

Et la forêt sauvage  
Dans les filets du vent

# **chroniques et notes**

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de notre globe, on s'aperçoit que c'est le sentiment d'injustice qui a été le moteur de toutes les pensées et de toutes les actions réformistes ou révolutionnaires qui ont transformé la condition de l'homme dans la société.

C'est le sentiment d'injustice qui fit de Moïse le berger des Hébreux opprimés en Egypte, de Jésus, un Dieu qui monta sur la Croix. C'est le sentiment d'injustice qui dicta à Platon sa philosophie, à Marx, Lénine ou Rosa Luxembourg leurs concepts et leurs actions. Toute idéologie qui installe trop de structures et trop d'évènements entre elle et le sentiment est en fait une idéologie qui vise à maintenir l'oppression d'une catégorie d'individus sur une autre.

En période de phraséologie confuse, de métamorphose technique, d'inquiétude et de désespoir, il est bon, lorsqu'on se propose de libérer l'homme, de se redemander ce qu'il veut, ce qu'il ressent.

Même pour une lutte politique limitée dans le temps et dans l'espace, on s'aperçoit alors que la notion du juste et de l'injustice est une excellente plate-forme d'entente à tous les niveaux (anthropologique aussi bien qu'économique, politique aussi bien que psychologique) et qu'on peut très valablement partir d'elle pour analyser une situation.

Ainsi :

- 1 — Il n'est pas juste de minimiser le rôle de l'individu à certaines périodes de l'histoire. Si l'évènement n'est rien sans la structure, la structure n'a pas de réalité propre sans l'évènement. De même, si l'histoire (et les lois de la production) font l'homme, l'homme fait l'histoire (et les lois de la production). Les individus ne sont pas interchangeable, la quantité ne remplace pas la qualité et les Français n'ont peut-être pas tort de préférer le gaullisme du général de Gaulle au socialisme de tel ou tel.
- 2 — Il n'est pas juste de minimiser l'action du général de Gaulle qui a pris l'initiative de la Résistance en 1940 ; reconnu le droit de l'Algérie à l'indépendance ; permis à la Conscience du peuple français (faite de liberté, de culture et de justice) de l'emporter sur son Inconscient (fait de racisme et de bêtise) jugulé une fois encore la droite vignancouriste ; sommé les gens du Centre, de la finasserie et de l'habileté, les Mitterand, les Soustelle, les Edgar Faure, d'opter pour un seul visage, celui de la gauche et de l'honnêteté ou celui de la droite et du carriérisme ; rendu, sans un coup de feu, la dignité aux Africains et adjoint à l'Angleterre d'avoir à se déclarer européenne ou américaine.
- 3 — Il n'est pas juste, inversement, alors qu'on s'en prend à tort à la personne très respectable du chef de l'Etat, de ne pas se confronter à sa pensée empirique, nuageuse, et source de dangers. Il faut combattre cette pensée qui n'accepte pas qu'un pays s'identifie à la fraction consciente de sa population, à ses travailleurs et à ses intellectuels, qu'il n'y a pas de France absolue, mythique, au-dessus des classes sociales, et que la véritable spiritualité française n'est pas figée mais en devenir. Il n'est pas juste de soutenir un chef d'Etat qui laisse se développer sous lui un angoissant appareil technico-policier sur lequel ne manquera pas de

s'appuyer un successeur plus stalino-gaulliste que lénino-gaulliste ; un homme qui n'a pas dit la vérité à l'Armée, tient la balance égale entre les riches et les pauvres, les trusts et les salariés, est isolé, solitaire et pessimiste quant au destin des autres.

- 4 — Il n'est pas juste de renoncer à la lutte pour le socialisme en France, dans l'espérance que, la prospérité venant, tout le monde en aura son content, ou bien d'attendre confitement, que l'U.R.S.S., victorieuse, nous en fasse l'aumône en l'An 3000 ou plus tard. La société de l'abondance ne nous donnera que ce que nous lui arracherons, elle essayera de toutes ses forces de maintenir en quenouille, dans l'ignorance et l'aliénation, ceux qui ne se faufferont pas, par surprise, dans les rangs des propriétaires du capital ou du savoir.
- 5 — Il n'est pas juste d'oublier que nous sommes des hommes, des socialistes et des Français, et que ces qualités ne peuvent pas être contradictoires. Lorsqu'elles se trouvent mises en contradiction c'est que le but proposé ou les méthodes employées sont mal définis, mal adaptés ou malhonnêtes. Seuls une idéologie juste, des hommes honnêtes et courageux, des fins avouables peuvent dépasser de telles contradictions. Les problèmes qui se posent actuellement à notre Univers sont si ténébreux, tellement exclusivement basés sur des rapports de force, que l'intérêt du Socialisme Universel ne passe plus forcément par l'intérêt d'un seul pays socialiste, que les intérêts d'un Etat socialiste ne passent plus forcément par l'intérêt du socialisme universel et même, que les intérêts de l'espèce humaine ne passent pas par le socialisme à tout prix. La politique se faisant désormais à l'échelle mondiale il faut que nous comprenions bien qu'un certain niveau technique est seul capable de laisser à la France une autonomie et une indépendance telle que l'instauration d'un socialisme libre y soit du domaine du possible.

En tant que socialistes français nous ne pouvons faire inconditionnellement confiance à aucun pays socialiste, fût-il réformiste ou révolutionnaire. Mais il ne nous est pas permis non plus, de rester neutres devant la compétition qui s'engage entre les « blocs ». Le danger d'une guerre atomique représente la clé de voûte actuelle de l'analyse politique. Ce danger est conjuré précairement par l'équilibre des forces entre l'Amérique et l'Union Soviétique. Mais cet équilibre (ou sa rupture en faveur de l'U.R.S.S.) ne signifie pas forcément l'avènement d'un monde où chaque pays se forgera le mode de société qui lui convient. Il peut le signifier si l'U.R.S.S. devient un modèle authentique de socialisme, tendant une main fraternelle aux socialistes de tous les pays, y compris la Chine. Il peut signifier le contraire si l'U.R.S.S. fait passer son propre bien-être avant la solidarité avec les autres pays socialistes et, par peur du « péril jaune » identifie peu à peu sa société à la société américaine.

Les véritables intérêts du socialisme passent par le droit de tous les pays socialistes, à commencer par la Chine, à atteindre le niveau technique qu'ils jugent nécessaire, dans le respect de la vie humaine. Socialistes français, nous devons veiller à ce que la Chine révolutionnaire ne précipite pas l'U.R.S.S. réformiste dans les bras de l'Amérique par une sous-estimation du danger atomique, nous devons veiller aussi à ce que l'U.R.S.S. ne s'endorme pas dans l'abondance par une sous-estimation de la volonté qu'ont les autres peuples d'instaurer le socialisme chez eux.

La cause de l'homme sur terre veut en ce moment que l'U.R.S.S. soit forte et sereine ; mais la cause de l'homme sur terre ne veut pas que la grande compétition américano-soviétique s'engage au détriment du « tiers-monde », des pays qui se veulent libres et indépendants, de l'homme asphyxié, morcelé, entraîné dans un rythme hallucinant de productivité et de quantification où hommes et femmes interchangeable, générations affolées, sacrifiées, artistes, vieillards, infirmes et malades ne pèsent pas lourd dans la balance du pragmatisme. Quand, face à un socialisme humain et sûr de son bon droit, ce résidu arriéré que représente la propriété privée des moyens de production, se sera consumé de lui-même, nous pourrions régler nos conflits à coups d'arguments et non de mitraillettes, planifier à l'échelle planétaire, dans le respect des particularismes, nous attaquer à nos problèmes biologiques, nous donner le droit de tuer nos anencéphales pour n'avoir plus l'envie d'exterminer nos pères ou nos enfants sur les champs de bataille ou dans les camps de concentration.

6 — Il n'est pas juste d'oublier que nous avons la chance d'appartenir à une des nations les plus adultes du monde et que nous n'avons de leçon d'internationalisme à recevoir de personne. C'est, au contraire, dans la pleine conscience de la valeur et du rayonnement de notre civilisation judéo-hellenico-chrétienne que nous jouerons le rôle le plus efficace. Tout au long de cette civilisation retentit le même message : aimez-vous les uns les autres, faites régner la justice sur terre. Il est temps qu'un socialisme français authentique, qu'un socialisme universel authentique le revendique et le récupère. Nomade ou sédentaire, tribal ou esclavagiste, féodal ou bourgeois, notre passé nous a légué des trésors de sagesse, de sagesse, d'inquiétude morale ou métaphysique qui doivent nous permettre de ne pas nous laisser submerger par l'angoisse des pays sur-développés, deshumanisés et dépersonnalisés ni contaminer par les maladies infantiles des pays sous-développés. Nous devons rester solidaires des opprimés et des aliénés de tous les lieux de la terre, ne pas cesser un instant, en adultes conscients et partisans, de juger les partis et les pays, les sociétés et les civilisations. L'humanité est parvenue à la conscience d'elle-même, elle a acquis la vision anthropologique de son passé et de son présent. Les techniques d'information modernes lui permettent d'universaliser la connaissance, les méthodes cybernétiques de totaliser son savoir. Chaque culture va apporter son eau au moulin de l'humanisme. Ouvriers et savants, intellectuels et étudiants constituent dès à présent la majorité des vivants. Il faut que s'unissent pour tous ceux pour qui la loi de la jungle ou celle du profit maximum ne donnent pas un sens à la vie. Il faut qu'ils se battent pour un langage commun, des sentiments communs, une culture accessible à tous. Il faut qu'ils apprennent à considérer comme plus véritablement solidaires de leur combat des hommes comme Sartre ou Merleau-Ponty que des penseurs comme Maurice Barrès, tel ou tel.

7 — Il n'est pas juste de sous estimer les possibilités d'un grand parti de gauche, réuni et rajeuni. Nous pouvons, dans un tel parti, excluant la démagogie, balayer, sans esprit de haine, les féodalités croupissantes, les bastions de la bourgeoisie exténuée, la médecine deshumanisée, le barreau vichyste, la justice juridique et parodique, contrôler démocratiquement les appareils d'information modernes, nationaliser les principaux moyens de production, obtenir le gouvernement du pays et mériter de le garder.

Nous pouvons, dans un tel parti, déculpabiliser les êtres, permettre à chacun de s'identifier, reconnaître à chacun son altérité pour accéder à la vraie universalité. Bourgeois acquis au socialisme : Marx et Lénine étaient-ils de moins bons révolutionnaires que Staline, le fils du peuple, Léon Blum moins bon socialiste que Guy Mollet, le pupille de la nation ? Ouvrier, n'aie plus honte de préférer les joies de ton travail au yachting de Saint-Tropez ou à la table de jeu de Deauville. Un jour viendra où ces vestiges capitalolithiques ne masqueront plus les beautés tranquilles de l'Océan et de la montagne.

Nous pouvons, dans un tel parti, lutter contre la peine de mort et l'existence des prisons, empêcher que ne se créent les situations où l'on devient bourreau ou victime, lutter contre la réification des consciences de gauche, la réification du temps et de l'espace, contre le malthusianisme, pour les rattrapages, les bifurcations, le risque, le sursis à la peine, le droit à l'erreur, le droit à l'échec.

Il faut pour cela que notre socialisme se débarrasse de certaines conventions et qu'il écoute la vraie plainte des hommes fatigués, insatisfaits et incompris.

Les systèmes psychologiques, sociologiques, philosophiques ne sont que les métaphores symboliques d'un homme fragmenté, dissocié et schizophrénique.

Le rationalisme psycho-sociologique ou philosophique, né du sentiment, doit retourner au sentiment. La raison platonicienne se doit d'accueillir le poète dans la Cité et de créer un univers pour sa sensibilité.

Dans ce monde que guette la Folie, il faut que le socialisme écoute ses poètes : Rousseau le Persécuté, Rimbaud le Voyant, Baudelaire le Maudit, Hölderlin le Fou. L'homme naît homme, c'est-à-dire bon, sensible, chaleureux, artiste, c'est la société qui le pervertit. L'homme a passé des millénaires à se salir, à se détruire, à expier des fautes qu'il n'avait pas commises, à en commettre d'autres pour se punir d'être né si vulnérable, si débile, si influençable. Le sentiment d'injustice l'empêchait de respirer : qu'il nous en empêche encore !

Et puisque nous vivons à une époque où il nous est impossible de choisir nos signes, de privilégier une image de Nerval plutôt que la découverte d'une molécule chimique, la méditation d'un sage hindou plutôt qu'un vol dans l'espace, sachons au moins former des êtres d'audace et de modération, de droiture et de fermeté.

Et en attendant, unissons-nous autour des signifiés indiscutables : la mort de Lumumba ou des Rosenberg, de Maurice Audin ou de Maïakovski et, par nos actions concrètes, ne les abandonnons ni à l'Absurde ni à la Dérision.

André Spire a publié, de 1903 à 1959, quinze recueils de poèmes, des contes, des récits, et de très nombreux articles. Ce n'est pourtant pas sa poésie elle-même qui d'abord attirera mon attention : mais un essai au titre provoquant : « Plaisir poétique et plaisir musculaire ». Apprentie-poète et passionnée de phonétique, j'étudiais « l'accent » dans les vers de L'invitation au voyage, ce qui paraissait un peu sacrilège et tout à fait absurde à presque tous les jeunes poètes auxquels je faisais part de mes découvertes. J'ignorais à ce moment-là que je ne faisais que suivre les traces d'André Spire qui, alors que la phonétique expérimentale en était encore à ses premières découvertes, avait travaillé de longues années au laboratoire de Phonétique Expérimentale du Collège de France avec des maîtres tels que l'abbé Rousselot, Georges Lote, Robert de Souza, Lionel Landry... Ce sont les conclusions de ces recherches sur la structure phonétique du vers français qu'il expose dans « Plaisir poétique et plaisir musculaire », dont le sous-titre précise : « Essai sur l'évolution des techniques poétiques ».

C'est Marcel Cohen qui m'apprit, pour m'encourager, que j'avais un célèbre devancier, et qui me conseilla de prendre contact avec André Spire, grand poète et phonéticien de la première heure qui n'avait pas craint de démystifier les sacro-saintes lois de la fabrication poétique en les confrontant avec des observations scientifiques sur le langage ; et cela à un moment où le dogme du Parnasse était encore presque incontesté, et où on se demandait si un vers non « classique » pouvait réellement être considéré comme un vers.

J'envoyai donc mes poèmes à André Spire, à la fin de l'année dernière : je me considérais, avec beaucoup de témérité, comme son disciple. Il me répondit - il ne me disait pas : « vos poèmes renferment encore trop de vers plats, abstraits, inefficaces ! » Il me disait : « Voici pourquoi ce vers est plat, abstrait, inefficace !.. » Et aussi : « Voilà ce que j'aime dans votre poésie. »

Il m'invita à venir lui parler un jour où je serais à Paris. Je n'y aurais manqué pour rien au monde. Je n'imaginai pas encore, pourtant, à quel point cette entrevue allait être passionnante !

André Spire est assis très droit, et si jeune encore, si présent, au milieu de cette pièce qui enferme les livres, les travaux, les souvenirs, de 95 années d'une vie extraordinairement riche... Nous parlons d'abord à bâtons rompus de tout ce qui nous rapproche malgré le temps : des poètes que nous aimons, et je lui promets de lui envoyer le numéro d'Action Poétique consacré à Pierre Morhange ; des Vosges où je suis née et où il a vécu une partie de son enfance ; de Nancy, de la guerre, de mes poèmes ; de Marcel Cohen, de la phonétique, de l'abbé Rousselot et de son kymographe ; de Paul Eluard qui lui envoya du front, le 29 décembre 1916, 10 poèmes sommairement photocopiés, groupés sous le titre « Le Devoir », et qui allaient figurer l'année suivante dans « Le Devoir et l'Inquiétude »... André Spire me montre alors quelques-uns de ces documents, trésors chargés pour moi de tant de mystère, qui s'alignent sur les rayons de sa bibliothèque : voici, en passant, le premier recueil, « La Cité Ardente », publié en 1903, et entre les pages duquel pâlit une photographie, le magnolia des Champs-Élysées, qui inspira un poème à André Spire « comme à vous.

me dit-il, vous aussi vous avez un poème de magnolia dans votre recueil I.. » Je vois des lettres de Barbusse et enfin, voici, la lettre que Paul Eluard écrit au poète en 1946, pour le saluer à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire...

Nous en revenons par là aux relations entre les générations de poètes, et c'est alors qu'André Spire, pour m'expliquer quel a été son point de départ à lui lors de ses débuts en poésie, va me chercher et me confie ce document encore inédit et dont il me permet de citer quelques passages dans l'Action Poétique : c'est son cours d'Introduction à la New School for Social Research de New-York, en 1941, sur « Baudelaire esthéticien et précurseur du symbolisme ».

Cet ouvrage, que j'aimerais pouvoir citer in-extenso, c'est appliquée aux « Fleurs du Mal », la méthode d'observation de la poésie définie dans Plaisir poétique. Dans cet essai, André Spire constatait déjà :

« Composant à l'aide d'un crayon ou d'un porte-plume, et pour les yeux, les poètes formés aux disciplines livresques des professeurs de Lettres d'avant les années dix-neuf-cent, écrivent dans une langue imaginaire, dans une langue dont beaucoup de signes ne sonnent plus... »

Dans « Baudelaire esthéticien », André Spire démontre que le poète des Fleurs du Mal écrivit lui aussi quelquefois dans cette « langue imaginaire », et que beaucoup de sonnets

«... après un magnifique départ dans les deux premiers quatrains, échouent sur deux tercets d'une incroyable maladresse, où l'on sent que le poète n'a pu, à cause des difficultés de la technique du vers régulier français (ou n'a pas eu le courage, à ses époques de volonté défaillante) donner à ses mots leur sens propre, chercher l'adéquation parfaite et sonore — qui est le but même de la poésie — de la pensée et de l'instrument de communication de la pensée : le mot. »

... et, poursuit-il, combien d'autres de ses poèmes, qui, pour aboutir à un magnifique alexandrin, sont parsemés des épithètes les plus plates, de rimes-chevilles, de mots bouche-trous, de pièces mal cousues qui sautent aux yeux et qu'on ne pardonnerait pas aujourd'hui à un apprenti-poète... »

... Et quelle méconnaissance des lois élémentaires de la phonétique française, de la prononciation réelle de la langue française de son temps. L'E muet, le fameux E muet... »

Et André Spire prouve qu'en faisant état « dans le compte des syllabes de ses vers » de cet E, « un des instruments les plus nuancés du français, un son qui est tantôt plein, tantôt murmuré, susurré, mais qui dans de très nombreux cas n'est qu'une lettre écrite, survivance d'un son prononcé jadis, mais devenu, par suite de l'évolution de la langue, un son absolument muet, inexistant, aboli... ». Baudelaire a écrit une multitude de faux alexandrins qui arrivent à ne compter en réalité, comme certains vers de « L'Albatros », que 11, 10, ou même 8 syllabes - (André Spire établit cependant une nette distinction entre le cas où la prononciation de l'E « muet » se justifie et ajoute à la signification du vers, et le cas où au contraire cette prononciation détruit le sens du vers.)



Il faudrait citer aussi tout ce qu'André Spire dit au sujet des images chez Baudelaire, la distinction qu'il établit entre les « véritables métaphores » imprégnées de cette « mentalité primitive » adoptée volontairement par le poète, et les « comparaisons rhétoriques », il faudrait citer (et discuter !) cette conclusion selon laquelle les « Fleurs du Mal » ne contiendraient qu'une douzaine de poèmes vraiment réussis...

Mais la place me manque et — André Spire voudra bien me le pardonner — je voudrais ne donner ici que ce qui intéresse, non uniquement Baudelaire, mais la poésie en général. Car on le voit : le problème que pose André Spire à travers tous ses ouvrages sur la technique du vers français est capital : c'est celui de la survie du vers régulier, c'est celui de la coexistence, possible ou impossible, à notre époque, du vers libre et du vers traditionnel, même renouvelé.

Cette question n'est pas tranchée, du moins pour certains d'entre nous, et, pour ma part, je remercie très vivement André Spire de m'avoir permis d'y réfléchir à nouveau en lisant ce « Baudelaire esthéticien et précurseur du symbolisme » qui, vingt ans après, bouleverse encore tant d'idées reçues.

---

## **Journées de rencontre a. p. : les 7 et 8 septembre 1963**

Les prochaines journées de rencontre A.P. se tiendront les samedi et dimanche 7 et 8 septembre. Elles se dérouleront à l'Auberge des Seguins, près de Buoux, dans le Vaucluse.

Participation aux frais : 50 F. du samedi au lundi matin, tout compris.

Retenez cette date. Écrivez-nous.

Les soirs ont des moments de grand calme. Les arbres offrent un cœur lourd, ferme, tout empesé de lumière. Le printemps glisse sur le Vieux-Port une seconde couleur. C'est austère, charnel et délicat. Pourtant ce printemps là je le ressens comme un automne. Je le ressens comme une fleur d'automne : le cyclamen, aux racines brûlantes, un peu amères. Cette fleur qui est le gage d'une permanence de la vie, le symbole des sentiments durables. Cette fleur m'envahit parfois, elle gorge mon souffle de délices sûres. Parmi les effusions du printemps, et cette idée d'automne vainqueur, entre cette mer et ce ciel, écarlate bleu, alors que je suis pris au cœur de sentiments mêlés, que l'inquiétude m'habite, la blafarde inquiétude et ses dépressions, cette fleur se détache, monte, s'accorde avec mes certitudes. Revenant, par le détour des sens, à la passion qui m'occupe, je refuse de ne voir partout que mauvais plis, hasard qui s'affole, surcharge des mots pour de fausses vendanges. L'ambiguïté des colères, celle des sentiments, la difficulté de vivre, les malaises du bonheur, les faux pas du courage ne peuvent me cacher cette évidence : dans les étoffes de ce monde des enfants meurent de faim. L'amour végète au terme des habitudes. Le pain est toujours rare pour des millions d'hommes et la sueur coule avec le sang pour témoin. Comment refuser alors de partager les eaux et le fruit de la révolte, fussent-elles stagnantes parfois, fut-il amer et dur à notre impatience ?

« Ce monde étriqué, misérable, qu'on nous inflige » demeure, la Vraie Vie reste absente. Le grand combat des mêmes contre les mêmes continue, il nous faut transformer le monde et changer la vie. Cette autre évidence : la poésie est au cœur de la lutte. Sur tous les plans. Les ambiguïtés, les nuances, les recherches sur le Verbe, l'exaltation des résistances comme les mots du printemps et la clarté d'une étoile sont notre domaine. Le poète n'est pas un colleur d'affiches, bien sûr, mais il est homme d'inquiétude, homme de vigie. A ce titre il s'oppose, il frappe, il dénoue, il brûle, il dénonce. Sans doute pourra-t-on lui reprocher une certaine intolérance aux dialectiques. Sera-t-il toujours un irrégulier dans son siècle ? L'irréductible canton entre le poète et la société sera-t-il éternel ? On peut, sans aucun romantisme désuet, poser les questions. Mieux, ces questions se posent aujourd'hui avec acuité. La Révolution d'Octobre a forgé les outils d'une société nouvelle. Cette société nouvelle fera-t-elle du poète un homme intégré, véritablement intégré à la vie sociale ? Je le crois. Je lutte pour cela, pour l'ampleur d'une autre vie où l'enthousiasme sera fécond.

Les quelques phrases mises en exergue dans chacun de nos numéros précisent assez le caractère de notre entreprise : « L'action poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. « Nous n'avons jamais tenté de donner à A.P. une orientation nettement homogène. Le temps des mouvements poétiques absolument cohérents me paraît révolu. A-t-il d'ailleurs jamais existé ?

L'action poétique ne dispose ni d'une conception du monde, ni d'une esthétique, ni d'une méthode d'investigation qui lui soient propres. Je me méfie, pour ma part, des poètes qui veulent faire la Révolution avec leurs écrits ou de ceux pour lesquels les structures du langage

ont une valeur mystique. Nous avons appris à être plus modestes sans pour cela rogner les ailes à notre ambition, ou réduire l'imagination à d'étroites berges. Nous tenons d'une conscience plus robuste un sens plus juste de nos responsabilités comme de nos droits. Nous sommes devenus, je crois, sensibles à l'extrême au ridicule et à la gratuité de certaines déclarations de principes. Nous ne saurions traduire, pour le moment du moins, la réalité dans sa complexité au sein d'une démarche acceptée par tous les animateurs d'A.P.

L'ensemble des problèmes ne nous trouve pas sur une position unique, exemplaire. L'un accorde aux sentiments, dans le processus poétique, un sérieux dont l'autre sourit. Tel assortit la décolonisation d'une importance qu'il dénie à la Révolution Soviétique. Constatant cette diversité, faut-il éviter les points de désaccord ? Se maintenir dans le cadre d'une cohabitation passive ?

Faut-il restreindre l'éventail des opinions ? Réduire les collaborations à un petit groupe uni, fomentateur de positions ? Ou bien faut-il, dans un climat de compréhension et de générosité, laisser aux diverses personnalités toutes possibilités d'expression ? Sur la base d'un commun amour de l'humain, d'une commune révolte contre l'homme plus petit que nature. C'est la voie que nous avons choisie. La voie fertile pour tous, celle qui répond à nos préoccupations, à notre attitude morale, à notre volonté de lutte.



Nous ne manquons pas, ces derniers temps, de manifestes. L'un des plus récents mérite, à bien des égards, une réelle attention. Il s'agit du « Manifeste pour une poésie nouvelle, visuelle et phonique » de Pierre Garnier. Venant après les mutations poétiques d'Henri Chopin, poésie phonétique et poésie objective, les recherches de Pierre Garnier, qui ne sont pas sans parallèles avec celles de « L'Internationale Situationniste », insistent sur la lassitude qui envahit, dit-il, le monde poétique. « L'expérience humaine a dérivé peu à peu hors de toute poésie. La poésie ne peut plus atteindre l'homme. Des tonnes de vers, même excellents, ne font que barrer la route à l'aventure. » Et il propose de libérer les « mots », les mots éléments, les mots matière, les mots objets. « Si j'écris le mot soleil ou eau c'est l'universalité que je touche. Prononcez le mot soleil, laissez-vous grandir en lui, laissez-vous dorer par lui. » Il ne convient plus de lire, précise Pierre Garnier, mais de se laisser impressionner. Nous retombons ainsi dans une série de mythes chers à un certain monde de la poésie. Le mythe de la « naturalité » des éléments poétiques, celui de la spontanéité, celui du Verbe-Roi. Les problèmes de la poésie en notre temps, en notre monde, sont ramenés à une question de langage. D'autres réduisent ces problèmes à une question d'organisation. Il suffirait, selon eux, de mettre le peuple de France en contact avec sa poésie pour qu'il comprenne, pour qu'il adhère, pour qu'il goûte. Il ne fait aucun doute que les manifestations poétiques de tous ordres nous permettent de serrer au plus près le public, elles sont souhaitables, nécessaires. Nous ne nous privons pas d'en susciter.

Il ne fait également aucun doute que les recherches sur le langage, notre outil, sont indispensables. Mais dans un cas comme dans l'autre, la solution proposée est fragmentaire. Penser ainsi c'est, à mon avis, oublier la suggestion fondamentale. Si le public français reste dans sa grande masse insensible à la poésie écrite, c'est, entre autres aliénations, qu'il est aliéné dans ses sentiments, dans sa façon de voir,

d'entendre, de lire, de saisir les choses de ce monde. Les chemins de la poésie ne montent pas vers le ciel, ils font corps avec ceux de la vie, de la société. D'un constat de faillite qui prend ses sources dans la lassitude, dans l'absence de perspectives, dans un détachement quelque peu aigri, Pierre Garnier tire des conclusions hâtives, restreintes dans leur esprit, pauvre dans leur proposition, à mi-chemin du lettrisme et d'un modernisme faussement scientifique. Nous reviendrons sur ces conceptions défendues par des poètes que nous estimons, que nous respectons.



Je ne me fais pas d'illusion sur le succès remporté par le poète soviétique Evtouchenko lors de son passage à Paris. Signe d'une vitalité de la poésie, malgré tout, c'est certain. Mais ce succès, considérable, souvenons-nous, me semble avant tout un succès politique. En applaudissant Evtouchenko, on a approuvé une politique, on a souscrit à la « déstalinisation », on a applaudi un homme courageux, le poète du XX<sup>e</sup> Congrès.

Evtouchenko écrit de très beaux poèmes. Nous en avons publié. Nous en publions dans ce numéro. Nous sommes à ses côtés dans le combat qu'il mène contre les erreurs, contre les crimes, contre les falsifications. Mais je suis contre certaines parties de ses déclarations, contre certains clins d'œil. Il a parfois cédé, oublié ce qu'il représentait. Et je lui reproche, outre le ton protecteur, cette accusation portée contre les poètes français : ils seraient responsables du divorce entre la poésie et le peuple ! Comment un marxiste : « Considérez-moi comme un communiste », peut-il prononcer de pareilles phrases !

Il me fallait, même brièvement, dire cela. L'« opportunisme politique », en ce cas, serait le silence. Les attaques que subit Evtouchenko ne sauraient justifier ce silence.

Les notes que l'on vient de lire témoignent de nos discussions. Elles se veulent questions plutôt que réponses. Elles souhaitent et appellent un écho, une demande, un partage.

Suscitées par divers évènements, elles expriment mes réactions.

La poésie hongroise est peu connue en France. Que la Hongrie soit un petit pays n'explique pas vraiment cela, mais plutôt la langue hongroise, réputée inaccessible et sans parenté avec la nôtre. De cette poésie que savons-nous donc ? Qu'il y eut Petöfi au beau visage, poète et patriote, célèbre à ce point même qu'il fut « traduit » par Coppée. Nous connaissons aussi, mieux, Attila Jozsef, grâce à l'Hommage de 1955 et à cet excellent choix de poèmes paru l'an passé chez les Editeurs Français Réunis.

Voici, pour satisfaire la curiosité éveillée des lecteurs français, une Anthologie de la Poésie Hongroise, élégant volume de 500 pages que nous offrent les Editions du Seuil. Et très vaste panorama puisque le choix va des poèmes du XII<sup>e</sup> siècle à ceux de jeunes gens âgés de trente ans à peine aujourd'hui.

Cette œuvre riche et passionnante à plus d'un titre est aussi une entreprise originale, audacieuse. Il ne s'agit pas du travail d'un universitaire, mais d'une création poétique. Une équipe de poètes, et non des moindres puisqu'on peut relever parmi les noms des quarante-huit collaborateurs ceux de Cocteau, d'Eluard, de Follain, de Guillevic ou de Tzara, et aussi de Béalu, Bonnefoy, Bosquet, Cayrol, Dobzynski, Pierre Emmanuel, Max-Pol Fouchet, Frénaud, Grosjean, Lescure, Jean-Claude Renard, Rousset, Claude Roy, Seghers, Tortel, Lucien Feuillade — et pas l'un d'entre eux évidemment ne savait le hongrois... si, deux ! — une équipe de poètes donc dirigée par Ladislav Gara s'est mise en tête d'écrire en français des poèmes hongrois. Comment cela ?

Un poète et un traducteur ont travaillé ensemble et fait ce qu'on ne peut plus appeler des adaptations, mais bien des traductions à deux. Le résultat est surprenant : ce sont des poèmes, et parfois fort beaux. S'il nous fallait choisir, nous avouerions aimer tout particulièrement ceux de Guillevic et ceux de Feuillade.

Ces poètes hongrois que nous pouvons donc à présent connaître semblent être avant tout des amoureux passionnés de leur patrie. Terre natale et langue maternelle sont les biens qu'ils défendent jalousement contre les envahisseurs. Dès l'origine, leur poésie est poésie de résistance. Et que tragique à travers elle apparaît le destin de cette terre persécutée, sans cesse parcourue par les hordes :

**Il allait par monts et par vaux,  
Pour compagnons, douleur et doute,  
Pour horizon, du sang à flots,  
Et des flammes pour clef de voûte.**

**... Prends pitié du Hongrois, Seigneur ! s'écrie Ferenc Kölcsey  
dans cet hymne devenu l'hymne national :**

**Ce peuple a largement payé  
Pour les temps passés ou qui viennent.  
(Jean Rousselot)**

Profondément enracinée, cette poésie nous frappe dès l'abord par son réalisme, nous voulons dire par la richesse vivante de ses images, le vigoureux attachement à la vie qu'elle révèle, au-delà souvent du plus sombre désespoir. Il semble qu'une même sève la parcourt et fait d'elle une de ces poésies à la fois populaires et savantes comme l'espagnole.

Le premier poème hongrois fut écrit vers 1190. Une longue tradition a donc formé ce langage poétique, et une tradition qui n'est pas sans parenté avec la nôtre. Tout au long des siècles, notons-le d'ailleurs, les Hongrois ont lu et traduit nos poètes. Il est juste que nous puissions enfin à notre tour nous réjouir et souvent nous émerveiller de ces chants nés sur les bords du Danube.

# contre -

# champ

Le numéro : 2,50 F.

Abonnements :

5 no 10 F.

10 no 20 F.

numéro spécimen  
sur demande

Rédaction :

Gérard GUEGAN

4, Bd Sakakini

Marseille (4<sup>e</sup>)

C.C.P. Annick GUEGAN

2664-77 Marseille

Le N° 5 (Avril) vient de paraître :  
au sommaire :

TOUTE LA VERITE  
SUR LA REVUE « POSITIF »  
ENTRETIEN AVEC  
ROMAN POLANSKI  
UNE ETUDE CONSACREE A L'ŒUVRE  
DE HOWARD HAWKS  
LE K. D'ORSON WELLES  
SERGE EISENSTEIN  
THEORICIEN DE L'ART MODERNE  
POUR LE CINEMA PARALLELE

Les rubriques habituelles (gros plan,  
Notes de lecture, Films)

## les quinze heures de la journée d'alphonse arnaudo, docker

robert  
dubrou

Ce récit, simple et direct, n'a d'autres prétentions que de donner une image de la réalité. Une réalité sociale dont les problèmes sont inséparables de ceux posés aux créateurs par la situation actuelle de la poésie en France, aujourd'hui, son tragique, ses espoirs, sa diffusion. La matière même de ce récit, quelques aspects essentiels de l'aliénation, demeure au centre de nos préoccupations. C'est à ce titre que nous avons demandé ce texte à Robert Dubrou, spécialiste des questions portuaires de la région provençale.

Il s'est endormi. Alphonse Arnaudo, quarante-six ans, docker, dort devant son poste de télévision. Au dehors, au pied de sa maison, sur la place des Quinze, à Aubagne, le vent du sud fait battre le contre-volet mal fermé de la boulangerie. Le fils aîné d'Arnaudo achève un devoir sur les courants induits. La pendule en céramique blanche de la cuisine porte vingt et une heure vingt. Sur l'écran un funambule avance sur un fil incliné, il monte dans un grand silence de tous les spectateurs vers une plateforme blanche qu'éclairent des projecteurs.

Demain matin si Aimé lui demande : « Tu as regardé, hier soir, le cirque de Moscou à la télé ? », il répondra : « oui, un peu » et cherchera durant quelques secondes, en vain, les images. « Je ne me souviens jamais de rien, me dira-t-il, ce n'est pas possible. »

Tous les jours il est levé à cinq heures. Il doit se préparer et avaler un café très vite. A cinq heures vingt-cinq il a acheté son journal au kiosque qui vient d'ouvrir et monte dans l'autobus. Comme un millier des cinq mille dockers du port de Marseille, il habite là, à Aubagne, ou dans les environs de la localité, à une heure de route des quais par le moyen des transports en commun. Deux mille trois cent autres habitent également loin du port, à Vaufrèges, au Redon, à la Gavotte. Ainsi le cas d'Arnaudo n'est-il pas exceptionnel mais celui de la moitié des dockers marseillais.

Dans l'autobus il lira les « gros titres » de son journal et aussitôt la rubrique de la situation quotidienne des entrées et sorties de navires.

Les possibilités d'embauchage, ses chances sont inscrites là en clair pour lui. Cela prime tout le reste à cette heure d'une manière habituelle. Une fois au centre de la ville, dans cette aube de printemps, il sautera dans un autre autobus ou fera à pas rapides les deux kilomètres qui le séparent encore de la place de la Joliette.

Un autre café avalé au comptoir, dans la foule semblable des siens, il sera dans le centre d'embauche de la Joliette à six heures trente-cinq. L'appel commence.

Arnaudo a près d'un mètre quatre-vingt. Durant sept ans il a été « homme de tête », portant sur la tête vers les palettes de chargement, la fourmi ou le camion, des sacs de cinquante ou cent kilos. Comme beaucoup il a été obligé de s'arrêter, sa colonne vertébrale a trop souffert et la hernie discale qui est apparue lui vaut une pension de 4.300 anciens francs par trimestre.

Le voici aujourd'hui, dans la cale d'un automoteur où il tirera des sacs de blé. Dix par dix, palanquée après palanquée enserrés par la forte brague, la cale se vide.

Le coup de sifflet du contremaître c'est celui de onze heures trente. Il file vers son petit restaurant et allume une cigarette en franchissant les grilles. Le voici « le goût du café encore à la bouche » devant la péniche au môle J3. Etrangement, comme ces tableaux animés des automates, tout se met en mouvement au coup de sifflet de midi trente, la grue, le fourmi, les hommes et les bras d'Arnaudo.

A seize heures trente, fin de la journée de travail, le navire ne sera pas déchargé. Deux heures supplémentaires. Le docker va à contre-courant des passants le long de la rue de la République. Il aura l'autobus de dix-neuf heures sept.

Le voici lavé et délassé, à table, avec sa femme et ses trois enfants. Tout le monde parle et la télé aussi. Vingt heures quarante-cinq. Il s'installe pour lire son journal et surveille l'écran du coin de l'œil. « Il m'est arrivé à plusieurs reprises de commencer la lecture d'un roman, m'a-t-il dit, je n'ai jamais pu le finir. Et peu à peu on perd le goût. Dans les dix dernières années je crois que je n'ai lu que trois livres, deux romans policiers et tout de même un gros roman russe, qui est là, « Les vivants et les morts ». C'est mon fils qui me l'avait acheté pour ma fête. J'ai mis trois ou quatre mois à le terminer. »

**« à la bourse le sentiment  
est en hausse. »**

(un journal financier)



## le triomphe du charnel | michel flayeux

Il faut avoir un peu perdu le sens pour écrire un roman. Il n'y a plus rien à dire. Ça aussi, ça a été dit. Et pourtant on continue. C'est un peu comme en amour : même en sachant ce que l'on sait... on hésite à simplifier.

Les romanciers de bonne volonté choisissent d'abord un sujet. Il y a les obsédés : Kafka, Sade, Faulkner, Dostoïevski. Ceux-là, ils ont le vice créateur dans la tête ; c'est congénital. D'autres n'ont que des connaissances. D'autres encore des illusions. Le romancier invente très peu. Il pense peu. Au plus adapte-t-il le réel. Avec l'actualité criminelle, il fait un policier ; avec la politique ou la religion, des romans à thèse ; avec ses instincts, un roman d'amour. Et la science-fiction, comme son nom l'indique. En gros, le romancier est un vulgarisateur.

Ecrire un roman, c'est une aventure charnelle. La matière première, c'est l'homme, ses cris, ses rires, ses angoisses. Le triomphe du charnel comme disait Camus. On ne bâtit pas un roman sur une idée, sur une théorie. L'idée vient après ; elle est la vie vue sous une certaine abstraction. L'idée, c'est le livre fermé. Ce sont les bouquins les plus mal construits qui font souvent le plus penser.

Le romancier a d'abord une histoire à raconter. C'est peut-être indispensable de raconter une histoire. Là, le romancier est libre ; même d'imaginer une nouvelle éthique. Une belle histoire faisant éclater les habitudes morales. Au fond, avec une même histoire, on peut écrire des choses tellement différentes ! Le roman est avant tout atmosphère ; le romancier invente un monde. Celui de Faulkner, de Balzac, de Dostoïevski, dans lequel n'importe quelle histoire peut s'enclancher sans en changer l'allure. C'est que nous portons en nous une vision du monde. Et le romancier est un foyer endémique dans lequel germe une humanité. Le romancier-cobaye. Il est champ d'expérience. Camus dit « Créer, c'est vivre deux fois. » Plus loin : « La création, c'est le grand mime. » J'ajouterai « C'est jouer à Dieu »... mais un dieu comme celui d'Effel, qui savait la matière première. Avant. Ecrire un roman tient de la manie sadique pour la dissection. Le romancier se dépèce, se saigne, s'écorche ; il vide ses tripes. Toujours la chair.

L'intérêt du roman vient de cet antagonisme entre le monde réel et le monde du romancier. Contrairement au cinéaste qui juge sur pièce, le romancier doit supprimer certaines dimensions pour déboucher sur le réel. Ainsi Kafka et Sade. A travers des mondes absurdes, impropres à la consommation, ils découvrent les grandes vérités. Chez Sade, la matière humaine explose. Il est un ferment essentiel.

Aussi le roman doit-il être un roman de personnages. Des personnages en chair et en os, qu'on peut toucher. Qui boivent, mangent et font l'amour. Ou le contraire. Dans le nouveau roman — style Robbe-Grillet — les personnages ont repris dimension humaine ; ils ont chaud, froid, mal à la langue, ils passent aux W.C. Mais ils sont trop pensés. Ce sont des associations d'idées aimantées. A force de conjurer au présent, au passé et au futur, on finit par perdre le temps. Même le mental. On n'a pas envie de coucher avec les filles du nouveau roman. D'où inhumanité. Et puis ce n'est pas que ça, un individu ; ce n'est pas une chose que l'on conçoit et que l'on se passe de mémoire à mémoire. Il vous échappe. Quand le beau gars et la belle

fille vont s'embrasser, il peut toujours se passer autre chose. Toujours. Et parfois, arrive justement ce qu'on attendait. C'est l'effet de surprise. Les ouvriers n'ont pas toujours le poing en l'air et les putains le ventre consentant. Et puis, il y a les impôts à payer, les journaux, la digestion, le cœur malade. Et tout ça, c'est du roman. Il n'y a que l'histoire, action, intrigue, qui est invraisemblable.

On se demande toujours comment commencer un roman. Il faut le commencer comme on veut. Par le début ou par la fin. Ça n'a pas d'importance. Ceux du nouveau roman ont trouvé une solution. Ils recommencent toutes les trois ou quatre pages. Ça leur permet d'écrire ce qui leur plaît. Le bon roman, c'est celui qu'on voudrait avoir fait. Aussi, on est toujours en retard d'une littérature. Il faut que le romancier s'épuise dans des recherches difficiles, absurdes (voir plus haut)... il en sortira bien quelque chose. Sinon, qu'il abandonne ou devienne réalisateur à la TV.

Que dire encore du personnage ? L'action peut être conventionnelle, le personnage jamais. Les Grecs le savaient qui ont donné à leurs dieux figure humaine, manies, grandeurs, bassesses. Il n'y a pas que le vieux barbu qui doit se gratter la jambe, le bon jeune homme aussi.

Je ne dis pas que le roman doit être un reportage. Par son histoire, le romancier a choisi. S'il veut montrer sa haine de la guerre, il peut raconter les aventures d'un déserteur. Mais son personnage doit vivre sa vie. Plus l'histoire est ambitieuse, plus le héros doit être un pauvre type. Ce sont presque toujours les pauvres types qui vivent les plus belles aventures. Des autres, on se méfie. Ce n'est pas raccourcir une idée généreuse que de la donner en pâture à un homme. C'est la mettre à l'épreuve de la vie. Le jour où tous les soldats désertent, il y aura parmi eux une majorité d'individus qui n'y comprendront rien, ni héros, ni dégénérés. Les héros, Jaurès, Lénine, Robespierre, Lecoq appartiennent à l'histoire, pas à la littérature.

Le penseur débouche sur l'utopie. Utopie : la suppression de l'esclavage... jusqu'au jour où elle est admise par la masse. Mais que de contradictions, d'erreurs, de pas en avant, en arrière, sur les côtés, avant d'admettre un système nouveau. Le roman se nourrit à ces contradictions. Faulkner n'est pas un écrivain de gauche ou de droite, c'est un romancier. Il montre les contradictions. Quand Marx sera dépassé (nous avons le temps), la littérature socialiste, la bonne, ne le sera pas. Les embarras gastriques du socialisme seront toujours vision du réel.

L'ennui naquit de l'uniformité. Les romans sont tous bâtis sur un même éclairage. Le style est tenu par un personnage principal : narrateur ou héros. La première personne identifie auteur et héros, c'est la confession, l'intimité, surtout sentimentale. Sauf dans l'« Etranger » où le « je » est objectif, comme extérieur à l'action. La « troisième personne » implique une prévention affective en faveur d'un personnage. Les autres deviennent des comparses. C'est la vision égocentrique. Celle qui plaît au lecteur parce qu'elle permet d'être un autre, de se dépayser. En fait il en est autrement. Imaginons une scène dans un café. Un individu ou un groupe prend de l'importance, soit par une entrée, parce qu'il prend la parole, parce qu'il est ridicule.... Mais à l'intérieur de cette scène, les huit ou dix participants auront cru chacun jouer le rôle du héros. Même et surtout si personne ne les a remarqués. On pense les autres à travers soi. Si l'on veut concevoir entièrement cette scène, il faudrait utiliser tous les points de vue. Cela

n'est possible qu'au cinéma, et encore ? C'est le point de vue du metteur en scène qui prédomine. Puisqu'il y a art, il y a choix. Mais le romancier peut modifier ses « prises de vue ». Il ne peut pas, bien sûr, présenter toutes les interprétations d'un temps vécu. Ce serait fastidieux. Mais il peut voir à travers lui-même et le lecteur, à travers le personnage qui entre, le patron du bar, la fille de salle, un, deux, trois consommateurs. Successivement, parallèlement. Chacun aura son « je » à exprimer. Différent, parfois opposé. Les objets seront de nature différente. On quitte un personnage vu de l'extérieur pour voir ce qui se passe dans sa tête, puis on le revoit de l'extérieur.

C'est comme l'éclairage général du roman. Certains sont essentiellement poétiques, genre Grand Meaulnes, d'une poésie discutable d'ailleurs. D'autres uniquement réalistes : genre Zola. C'est le contraire qui se passe dans la vie. Une fille marche dans la rue. Son déhanchement nous plaît : poésie. Un gosse passe en courant et l'éclabousse d'eau sale ; elle se retourne et prend un visage visqueux pour dire merde : réalisme. Elle poursuit sa route : poésie.

Enfin, et toujours pour fuir la monotonie, les romanciers ont besoin de changer de rythme. Les romans, même les nouveaux, sont basés sur une unité de ton. Le romancier ne s'amuse jamais ; au plus il vous amuse. C'est une question de style : Butor dans la « Modification » utilise la même phrase lourde, pâteuse, du monsieur qui voyage en train, pour décrire un curé, un professeur, des jeunes mariés, une femme légitime, une maîtresse. En général on n'a pas les mêmes phrases dans la tête, le même style, quand on rencontre un curé ou une jolie fille. Le romancier devrait marquer jusque dans le style ces temps différents. Il pourrait s'autoriser plus de fantaisie, parler de ce qu'il aime : d'un livre, d'un film, de son fils, d'un tableau, de sa maison, de sa voiture, de ses copains. A l'intérieur du roman. Et pourquoi pas à l'extérieur ? J'arrête l'histoire pour vous dire que ma fille vient de faire un joli dessin. Ou pour vous dire que j'en ai marre de la censure à la Télé.

## julian grimau

---

Madrid se repeuple de fantômes. Nous devons prendre ici le sanglant caprice comme une mise en garde. L'assassinat panique de Julian Grimau, pour qui aime la vie, porte la marque d'un fascisme sénile et imbécile dont il faut attendre le pire et partout.

Saluons, porté par la dépouille de Julian Grimau, le germe de liberté qui vient de pénétrer la dure terre d'Espagne.

## sur notre couverture

---

Les clichés de notre couverture représentent Gérard Neveu (en haut à droite), Evtouchenko (au milieu à gauche) et Lucebert (en bas à gauche).

**extrait décasyllabique de ronsard . . . . 10 minutes**  
**extrait octosyllabique de musset . . . . 15 minutes**  
**extrait dodécasyllabique de lamartine . . . 1/2 heure**  
**extrait ennéasyllabique de verlaine . . . . quod satis**

---

**Erratum : Le poème de Rafaël Alberti s'intitule « Demeure de l'âme qui attend ».**

## la poésie comme agent thérapeutique

Le texte que nous publions ici est extrait d'un article vieux de trente ans qui a paru dans « Le courrier d'Epidaure », une revue aujourd'hui disparue. Il est signé « Henricus ».  
Sans commentaires.

« C'est une poétesse, Mme Lucie Guillet, qui a, dans un article de la jeune revue La Parenthèse, proposé d'utiliser la poésie dans la thérapeutique des maladies nerveuses...

La poésie, dit-elle, est une source de forces psychiques, digne de ne pas être négligée. Présentée comme agent thérapeutique des nerfs, elle a, pour l'aider, trois forces, trois pouvoirs : ceux de la pensée, du rythme et du son. Ce sera le rôle du médecin-poète de les utiliser, comme l'on fait déjà pour les agents physiques : air chaud, électricité, rayons X, ondes hertziennes, rayons ultra-violetts...

On n'ignore pas les ravages qu'ont pu produire certaines œuvres poétiques déprimantes sur des cerveaux fatigués et des nerfs débiles. Pourquoi ne pas tirer profit des poèmes bienfaisants ?

En mettant à part l'influence des pensées, qui est facilement compréhensible, abordons, dit Mme Guillet, la question des rythmes. Les vers courts de cinq, six, sept, huit syllabes, seront conseillés aux mélancoliques, pour leurs propriétés égayantes et entraînant. Le vers de dix syllabes sera utilisé comme agent de détente nerveuse, apaisement de l'anxiété. L'alexandrin, divisé en trois groupes de quatre syllabes, s'adressera spécialement aux lassitudes, par sa fluidité caressante. S'il est impeccablement coupé par la césure médiane, il sera l'élément modérateur, pouvant même créer l'ambiance de sérénité. Tous les rythmes sont, au reste, influencés par la couleur des idées et le timbre des syllabes.

Pour les sonorités, le poète-docteur, utilisant les syllabes comme notes musicales, devra prescrire des sons en opposition avec l'humeur du malade : clarté, netteté, vivacité, dans les indolences. Les demi-forces, sourdines, au contraire, seront des antithermiques.

Ainsi donc, le poète-médecin pourra désormais rédiger des ordonnances comme celles-ci :

- Extrait décasyllabique de Ronsard ..... 10 minutes
- Extrait octosyllabique de Musset ..... 15 minutes
- Extrait dodécasyllabique de Lamartine ..... 1/2 heure
- Extrait ennéasyllabique de Verlaine ..... quod satis

Mme Guillet prévoit une objection sérieuse : le poète-médecin pourra être poursuivi pour exercice illégal de la médecine. Aussi exhorte-t-elle les docteurs diplômés et poètes (il en est beaucoup) à pratiquer, sur leurs clients, cette cure poétique. A bon entendeur, salut.

Mais... certains extraits de poètes ennuyeux ne seront-ils pas à éviter ? On pourra, il est vrai, les utiliser comme soporifiques. »

Le moyen-âge est un syllabaire décidément bien difficile à épeler. Afin d'atteindre sa vérité poétique, Pierre Daix récuse toutes les interprétations traditionnelles. La France médiévale n'est pas une « banlieue historique de la nôtre », l'imagerie scolaire résulte « d'un entassement prodigieux de faussetés », pas de vision maurassienne de l'histoire ni de monarques profonds politiques. La poésie en ressort apparemment contradictoire, soumise aux poussées les moins convergentes, souvent déroutante à notre entendement. Déjà les deux premiers tomes de la « naissance de la poésie française » s'étaient attachés à nous dépayser, le tome ultime en est le parachèvement, le voyage au bout de la scansion métrique ancienne, au terme duquel Pierre Daix est en droit de conclure : « à l'aube de notre époque, la poésie française a étendu son domaine à l'ensemble de ce que pensent, veulent, chantent, désirent et rêvent des hommes, des femmes qui savent désormais appartenir à une même nation. »

Cette conclusion convient à l'ouvrage en question, mais à l'ouvrage seulement. Car, en épluchant les œuvres d'un passé reculé, tout historien de la littérature obéit souvent à un souci respectable, celui de mettre à nu les accents, le ton, moderne, inimitable, les préoccupations de jadis, semblables aux nôtres.

Quand le décalque est parfait, l'époque est dite moderne, en dépit de quelques archaïsmes de langue. Villon, Ronsard, la poésie moderne est née. Auparavant, la longue théorie des écrivains qui annoncent Rabelais, qui annoncent Ronsard, qui annoncent Mallarmé, qui annoncent n'importe qui. Et le moyen-âge inassimilable. Le roman de la Rose de Guillaume Lorris et de Jean de Meung, par exemple, fourmille de vers bien frappés, de mouvements bien enlevés, de pensées modernes. Mais la longueur du poème est redhibitoire. Le Fauvel de Gervais de Bus, Renart le contrefait, outre qu'ils souffrent de la même incontinence verbale, allient naïvement l'allégorie la plus voyante à la parodie, la satire et la dilection scatologique. De nos jours, l'allégorie est feutrée et la paillardise plus élaborée, métaphysique même.

Enfin, certaines attitudes hiératiques nous échappent complètement, ainsi que le réalisme fabuleux d'un troubadour. Que l'on songe simplement aux interprétations récentes de Charles Camproux, infusant le symbolisme, à l'aide d'estimations plausibles, mais aventureuses, aux « vers » paillardis de Guillaume de Poitiers, le premier troubadour connu. Le paysage poétique du Moyen-âge est certes enveloppant, mais il repose en définitive sur des fondements obscurs et des profondeurs abyssales.

Mais enfin, textes en main, confronté à l'étude si pertinente de Pierre Daix, on ne peut s'empêcher d'assimiler ce ton moderne à la brièveté.

Dans la thématique, le XIV<sup>me</sup> et le XV<sup>me</sup> siècles n'innove pas. Dans « Le Roman de la Rose », l'amour et l'inégalité sociale sont incompatibles. Mais n'est-ce pas la même l'essence de la « Cortesia » ? Quel que soit le thème, les réminiscences troubadouresques sont innombrables comme le cœur de Madame de Noailles. Et de plus le parallélisme est

bien troublant : à l'époque où Guilhem Molinier à Toulouse rédige « Las leys d'amor », code poétique occitan (1356) Guillaume de Machaut, de son côté, fait exactement le même travail sur la poésie d'oïl. Si le formalisme envahit bientôt les jeux floraux de Toulouse (1324), ce formalisme jouera aussi au nord de la Loire et débouchera sur la poésie des grands réthoriciens, si unanimement décriés. En évoquant la résistance aux Anglais et Olivier Bachelain, on ne peut que mettre en relief le peu de volume et de poids de cette poésie-charnière dans l'esprit de Pierre Daix par rapport aux chants de la résistance occitane, si variés, si farouches dans le tome II. « Guerre mener n'est que damnacion » nous dit Eustache Deschamps, qui préfigure Rabelais. Peire Cardenal avait été aussi catégorique.

C'est alors qu'apparaissent Christine de Pisan, Charles d'Orléans ou Alain Chartier qui souffrent historiquement la prison, l'aventure, et la chevalerie irréelle. Le ton devient personnel, individualiste irremplaçable. Par là s'accomplit le Moyen-âge en pleine Guerre de Cent Ans. Par la destinée personnelle. Mais toute généralisation paraît hâtive. Les Français de 1436 (date de l'entrée de Charles VII à Paris) ne savent pas encore tous qu'ils appartiennent à une nation.

Dans ce cas, dans quelle catégorie ranger les Gascons battus à Castillon en 1452 (les manuels parlent d'Anglais) ces gascons plongés dans la plus profonde affliction lorsque les Français entrent à Bordeaux ? Comment démêler l'imbroglio politique de la Guerre de Cent Ans, les tiraillements entre Armagnacs et Bourguignons en faisant appel à des notions de patriotisme moderne ?

Du point de vue littéraire, Marseille située dans un comté encore indépendant, reçoit toutes ses pulsations d'un ensemble occitano-catalan. Cette poésie occitane rejetée au delà des Pyrénées est encore vivante et fertilisante. Andreu Febre, Jordi de San Jordi et surtout Auzias March se détachèrent eux aussi d'une attitude trop figée, trop collective.

A quel point, ce XV<sup>me</sup> siècle est une époque ambigüe, méconnue, les analyses traditionnelles des historiens de la littérature catalans nous le démontrent pour eux, trois centres d'attraction à la confluence de la poésie catalane, Toulouse, Florence et Paris, soit Jocs Florals, Guillaume de Machaut, Pétrarque. Ce sont là des simplifications, assurément, mais symptomatiques tout de même. « Naissance de la poésie française » s'en tenait au territoire de la monarchie française dont le rayonnement était considérable. A ce titre, l'ouvrage de Pierre Daix est très utile, indispensable, neuf à bien des égards. Mais en tant qu'occitan, vivant rétrospectivement chez moi au XV<sup>me</sup> siècle, je renverse les perspectives. La poésie d'expression non-française et la culture occitane sont alors prépondérantes, seules vitales. Un siècle plus tard, sans doute, ma manie de vouloir tout ramener à la vérité d'ici-bas ne serait pas aussi légitime. L'intellectuel, l'administrateur vers 1550 font défection. En ce Moyen-âge finissant, comme le dit un troubadour catalan Pere Torroella « tot mon voler s'es dat a Amor », (tout mon vouloir s'est donné à l'Amour). Et de ce point de vue, immensément nostalgique, tout en ne récusant pas l'apport si neuf de Pierre Daix, je cherche toute vérité dans la décadence, dans le déclin vivace d'une expression poétique, que l'histoire a sans doute malmenée fort injustement. Les mérites de la décadence vont de pair

avec l'éruption brutale, la résurrection et la résurgence. En réalité, semble-t-il, les mouvements n'ont pas été aussi heurtés et le poids de l'histoire moins écrasant. On s'en remet aux chercheurs futurs pour « nedar contra suberna », pour nager à contre courant, ainsi que le proclamait Arnaut Daniel.

Naissance de la poésie française, tome III, club du livre progressiste.  
par Pierre DAIX.

Le numéro 1 F  
En vente partout

Spécimen gratuit sur demande

Abonnement :  
1 an 30 F. - 6 mois 20 F.

LES LETTRES FRANÇAISES  
5, rue du Faubourg Poissonnière  
PARIS  
C.C.P. 152-25 Paris.

# les lettres françaises

la rubrique de poésie  
la plus complète de  
la presse hebdomadaire  
chaque semaine la rubrique de René  
Lacôte  
toute l'actualité culturelle  
Lettres, Arts, Sciences, Spectacles



« D'UNE VOIX COMMUNE », de Charles Dobzynski, c'est le poème de l'homme debout à un carrefour de sa vie, et qui fait le point, et qui va repartir.

C'est le poème de l'homme habité par l'amour, et dont la voix n'est plus jamais un monologue, mais un dialogue sans cesse relancé. C'est le poème de l'homme renouvelé par l'amour, et qui veut retrouver le secret de son itinéraire passé, afin de savoir se diriger sûrement dans l'avenir, chargé qu'il est du précieux fardeau de son « amour unique ».

Pourtant, à peine cet homme a-t-il fini de retracer ce long tâtonnement vers l'amour et la connaissance de soi-même :

Il fallut longtemps vivre aveugle avant de voir à la fenêtre  
Poindre l'aube Longtemps mourir avant la parturition  
à peine le cri de la certitude a-t-il jailli :  
Je chanterai l'amour unique

qu'il s'arrête, épouvanté... (Et c'est à la page 58, exactement au milieu de ce livre de 116 pages, ce qui est beaucoup plus qu'un merveilleux hasard). Il était impossible d'aller plus loin dans le lyrisme, et dans la certitude : le poème aurait pu finir là. Mais, réveillé par son propre cri, le rêveur reprend pied « devant le précipice », il s'arrête « au beau milieu de son poème », l'archet s'est brisé, l'accord parfait n'avait été obtenu que parce que l'une des deux voix avait absorbé l'autre, et chanté pour deux.

Et le poème reprend, le dialogue recommence plus bas, plus humble : rien n'est acquis, l'amour se gagne par un effort constant, incertain :

... Je n'ai jamais compris ce qui se passe en tes yeux tristes  
A la jonction de leurs eaux quelle image de moi persiste  
... Je vis en t'inventant lumière impérissable  
... Je t'aime je ne t'aime pas je t'aime je ne t'aime pas  
... Je me demande parfois si j'existe pour toi réelle  
Pourtant les deux voix se comprennent, se rejoignent :  
... Nous avons le même âge et la même origine  
La glaise de la guerre a moulé notre cœur  
Nous pourrions être frère et sœur

et puis, il y a l'enfant, « l'affluent qui vient gonfler la vie », et avec lequel un nouveau dialogue s'engage ; il y a, surtout, la conscience que l'amour est une réponse au malheur, à la négation de l'homme, que la recherche de l'amour se confond avec celle de la paix et de la dignité :

Notre amour est la flamme et le souffle à la fois  
Pour ranimer tant de visages sous la cendre

Toutes les formes se rencontrent ici : cela va du poème divisé en strophes régulières et strictement rimées, à ce qu'il est convenu de nommer le poème « en prose ». Notons l'extraordinaire virtuosité dont Dobzynski fait preuve de bout en bout, et en particulier dans le long poème central : « Je chanterai l'amour unique », où un groupe de six vers de chacun seize syllabes alterne régulièrement avec deux strophes de chacune trois alexandrins. Remarquons aussi que les strophes d'octosyllabes ou d'alexandrins rimés (forme dominante dans la première moitié du recueil où elle a pour écho le poème en prose), disparaissent complètement de la deuxième moitié : la voix s'est élargie et s'est libérée, la réflexion sur le passé a fait place à l'élan du présent, à l'élan vers l'avenir. Adéquation parfaite du sentiment et de l'expression ?

Ces trop rapides remarques ne font qu'effleurer le problème important que pose à la jeune poésie le poème de Dobzynski : peut-on encore écrire en vers réguliers, en strophes rimées ? Que penser, d'autre part, du vocabulaire inauguré ici ? de ces mots mystérieux, de ces images insolites empruntées à la chimie, à l'astronomie, à la physique ?.. Pour ma part, je pense que le nombre de ces mots et de ces images, qui restent souvent pures énigmes pour le lecteur non initié, est suffisant pour créer une frange d'inconnu, mais n'est pas tel que le poème risque d'en devenir hermétique.

« D'une voix commune » doit nous amener aussi à réfléchir sur la nécessité de l'unité d'un recueil de poèmes. (On peut trouver que cette unité est ici trop évidente, trop imposée de l'extérieur). Car ce poème a un centre, un cœur : cet « amour unique » cherché, trouvé, remis en question. Mais dans le détail aussi ce poème avance dans un affrontement continu, de page en page, affrontement du poète avec lui-même tel qu'il devient, et du poète avec la femme qu'il aime, telle qu'il la rêve, et telle qu'elle se manifeste elle-même contre cette idéalisation. C'est, retrouvée, la démarche même de la vie qui rectifie sans cesse le rêve ; c'est la remise en question incessante d'une certitude, d'une conception du monde, et je pense en refermant ce livre à cette autre « Epreuve de force » dont Dobzynski sortit aussi douloureusement vainqueur.

Mais diversité de la forme, construction dramatique du poème, néologismes, audace des images, nouveauté ou plutôt épanouissement personnel d'une conception de l'amour « jamais acquis », tout cela, qui se trouve dans ce poème, et qui sera discuté parmi les jeunes poètes, ne doit pas nous faire oublier l'élément décisif de sa force et de sa beauté : un lyrisme extraordinaire, une grande voix maîtresse d'elle-même et qui nous entraîne où elle veut.

---

# promesse

animateur : j. c. valin

barret - barbezieux

charente

■ Les quelques lignes d'une chronique déjà brève par définition ne suffiraient pas à l'évocation du plus actuel de nos poètes. Deux revues, Europe et Promesse lui ont consacré un numéro spécial sans y parvenir totalement.

Je me garderai bien de comparer le présent n° d'Europe avec celui de 1953, épuisé depuis longtemps, que je n'ai pas lu. Il est bien entendu que je ne conteste pas la nécessité de ce numéro, ni la validité de la plupart des témoignages, d'une rare précision, qui nous aident, nous, jeunes poètes vivant encore sous son règne (pour employer l'expression de P. Guidi) à le mieux comprendre. Mais précisément, je crois que 10 ans après, il eut été bon de demander aux jeunes poètes — aux plus représentatifs — l'importance qu'ils accordent à Paul Eluard, face à la production actuelle et, comment eux se situent-ils par rapport à lui.

C'est sur ce point que le travail de Promesse se révèle plus important, malgré la mauvaise interprétation du questionnaire par certains. Surtout en ce qui concerne le problème de l'engagement politique.

Se dégagent de cet important numéro les témoignages de Jean-Louis Houdebine, Gabriel Celaya et Guillevic.

Mais tout n'a pas encore été dit à propos de Paul Eluard.

■ Exception faite pour Nicolas Guillen, les poètes cubains sont encore mal connus du public français. L'« Aspect de la poésie cubaine » que nous propose Chorus dans son n° 4, bien que très mince, a le privilège de nous révéler 5 poètes parmi les meilleurs de leur génération.

Herberto Padilla — R.F. Retamar — J.A. Barajans et Rafaela Chacou Nardi ont été publiés par « Les Lettres Françaises » du 16 avril 62. Manuel Diaz Martinez ne me semble pas avoir été déjà traduit et publié en France. Son admirable poème « Face à la pluie »

« Avec toute la liberté du chant  
Mon sang t'entoure et te brise tes mains  
Tu es, épouse, le langage de ma poésie,  
La bouche que je cherche pour chanter... »

est à placer aux côtés des meilleurs poèmes d'amour de Paul Eluard.

Toujours dans le même numéro de Chorus, après Guy Bellay, G.-Léon Godeau et Gabriel Cousin, c'est à Andrée Barret qu'il appartient de représenter la jeune poésie française.

Auteur de deux recueils : « Le cœur partisan » (Henneuse éditeur) et « L'effort », récemment publié par l'A.P. dans la collection « Alluvions », Andrée Barret n'aime pas beaucoup le qualificatif de poétesse.

Et pourtant ses poèmes sont parmi les meilleurs qu'ils nous aient été donnés de lire.

■ Jo Guglielmi publie très peu en dehors de l'Action Poétique, et nous aurions mauvaise grâce à ne pas souligner l'intérêt de « Morte Saison »

— bien qu'il ne s'agisse là que d'un fragment d'un ensemble beaucoup plus large quant aux données d'inspiration — publiée par les Cahiers du Sud (déc - janvier 63).

Jo Guglielmi, plus que n'importe lequel des poètes de sa génération donne à rêver.

« Je vous ai tout dit que j'aime et que je meurs dix fois dans un  
automne, que l'amour se passe de tout même d'amour  
M'avez-vous entendu au moins une seconde  
Avez-vous une fois une seule rebâti le monde au mince bruit de  
mes poèmes. »

■ Dans le numéro du Pont de l'Epée « jeune poésie 3 », nous retrouvons quelques poèmes de Jo Guglielmi qui avec ceux de Frank Venaille et Jean Pérol constituent le meilleur de ce numéro. Avec aussi les poèmes d'André Gaillard, mort trop tôt pour que son œuvre ait pu accéder au rang qu'elle mérite.

Quant à Jean Breton, je comprends que son poème ait été refusé par les « Cahiers du Sud », comme il est dit en exergue.

■ Parmi les revues dernièrement nées, « La Corde d'Arain » — que dirige R. Alateinte — est l'une de celles dont nous attendons le plus. En trois numéros (un quatrième est en gestation), cette revue nous a révélé trois poètes : R. Alateinte, Albarède et Jeanne Bessière.

■ Nous avons également reçu : le Taureau ; les Cahiers du Refus ; Résonnances ; Brèches ; Marginales ; Synthèses Littéraires et Artistiques et les Cahiers de la Licorne.

---

# chorus

7, rue darcet - paris (17<sup>e</sup>)

la revue politique qui donne le plus de place à la poésie

n° 1 : visages et masques de la presse  
poèmes      guy bellay - g. l. godeau

n° 2-3 : le fascisme en france  
poèmes de pierre morhange  
jeune poésie française : gabriel cousin

N° 4 : entretien avec charles tillon  
jeune poésie française : andrée barret

**Jean-Philippe Rameau** : Concerts en sextuor — Orchestre de chambre  
J.F. Paillard — Erato EJA 14.

« Maître de ses moyens au point d'employer son industrie à effacer les traces de son effort » (Roland Manuel) : tel nous apparaît Rameau dans ce disque, et cette apparence deviendra vite, à l'audition de ces concerts, le reflet typique de l'esthétique de la musique française elle-même, de Pérotin à Debussy et Ravel.

Insatiable de lucidité, pur cartésien, Rameau nous donne avec chacune des 3 parties de ces 6 concerts, 18 pièces ciselées d'un équilibre rythmique et sonore étonnant, où comme le nom de concert l'indique, il s'agit d'un dialogue entre plusieurs parties.

Renonçant à l'agogique italienne (allegro, vivace, etc...) Rameau, comme c'était la tradition fréquente dans la musique française (voir Debussy plus tard), personnalise chacune des pièces sous « un jeu de portraits » : La Boucan - La Rameau - La Poplinière, etc...

J.F. Paillard et son orchestre de chambre, dans une interprétation idéalement parfaite, nous restitue, avec une lisibilité étonnante la beauté intemporelle de cette musique pleine d'esprit.

**Jean-Sébastien Bach** : Cantate BWV 23 « Du wahrer Gott und Davidsohn ». Cantate BWV 159 « Sehet, wir gehn hinauf gen Jerusalem » — Chef d'orchestre  
K. Thomas — Lumen — Bach Studio mono  
641.214 — stéréo 651.214

Les fidèles de l'église St-Thomas de Leipzig ne connaissaient pas leur bonheur : chaque semaine Bach, leur cantor, leur offrait une nouvelle cantate. Briguant ce poste de cantor, Bach avait néanmoins renoncé à présenter cette cantate 23, craignant l'effet de son originalité sur les paroissiens, habitués au style plus conventionnel de son prédécesseur.

Par « contrecoup » c'est dire la beauté profondément originale de cette cantate, très proche, comme la BWV 159 qui l'accompagne sur le disque, de l'esprit des Passions.

Jamais l'imagination de Bach ne cessera de nous surprendre. Ecoutez l'aria de la cantate 159, d'une originalité stupéfiante où sous la voix magnifique de l'alto, se déploie un chœur en fragment de choral.

K. Thomas, cantor aujourd'hui à la même église St-Thomas, se révèle enfin le grand chef d'orchestre et de chœurs qu'il est, avec ce disque, l'un des plus beaux de Bach.

**Béla Bartok** : Divertimento pour orchestre à cordes.  
**W. A. Mozart** : Divertissement n° I.K. 136  
**L. Boccherini** : Nuit de garde à Madrid.

Orchestre de Moscou, direction R. Barchaï — Chant  
du Monde LDXS 8313.

Trois musiciens aussi différents, groupés sur un même disque ? Une unité les réunit : il s'agit dans les trois cas d'œuvres procédant du quator à cordes agrandi.

Seule la qualité de chacun des membres de l'orchestre de chambre de Moscou pouvait permettre cette gageure.

Admirable et passionné connaisseur du folklore de son pays, où il cherchait souvent son inspiration, parcourant la campagne hongroise, Béla Bartok parvient dans ce divertimento à une sorte d'enchantement « qu'il exprime par la vitalité d'opposition d'un folklore imaginaire où passe le souvenir des jours heureux de fête rurale ».

Ce divertissement (composé à la montagne où Bartok se détendait des jours sombres de l'été 1939) est un extraordinaire ensemble de mélodies, de rythmes, de couleurs enfermées dans une forme de concerto grosso.

Le disque est complété par un délicieux divertissement de Mozart et une œuvre pratiquement inconnue de Boccherini, d'une veine mélodique très colorée.

Avec une clarté, une vigueur rythmique et une unité remarquable, l'orchestre de chambre de Moscou, sous la direction de R. Barchaï, nous donne là un disque de tout premier plan.

## ORCHESTRE SYMPHONIQUE DES CONCERTS CHOUTEAU

créé en 1950

Concerts à la Salle GAVEAU  
(avec la participation de solistes internationaux)  
et dans la périphérie parisienne :

**ISSY-les-MOULINEAUX — MONTROUGE  
SURESNES — COURBEVOIE — ASNIERES  
VILLEJUIF — PUTEAUX — KREMLIN-BICETRE  
AUBERVILLIERS**

Réductions étudiants et J.M.F.  
Tous renseignements pour billets individuels  
ou collectivités :

Bureau de Concerts - M. WERNER  
11, av. Delcassé - PARIS (8<sup>e</sup>) - BAL. 38-54

Deux livres viennent de paraître consacrés à Léo Ferré. L'un dans la collection des Poètes d'aujourd'hui chez Seghers, signé Charles Estienne, l'autre le quatrième de la série des Albums de la Chanson aux Editions de l'Heure, dû à Gilbert Sigaux.

Dire que ces deux ouvrages « détonent » chacun dans sa série ne surprendra personne. Car si Ferré a pour prédécesseurs chez Seghers outre Eluard, Aragon et Cendrars... Baudelaire, Pouchkine et Edgar Poe, il a aux Editions de l'Heure Edith Piaf, Dalida et Johnny Hallyday pour voisins immédiats.

Dire la nécessité de ces études et leur opportunité me paraît plus important. Car qui est Léo Ferré ?

Le poète le plus vaste peut-être et le plus ambigu que nous connaissons. Un poète qui affronte le soir le public sur la scène de l'Alhambra ou du Vieux Colombier, comme jadis Antonin Artaud.

Un poète qui publia en 1956 un recueil « Poètes... vos papiers » (La Table ronde), qui, s'il contient quelques textes admirables, n'est pas très convaincant, mais qui est avant tout l'œuvre d'un révolté. La préface sur ce point est significative :

« En France, la poésie est concentrationnaire. Elle n'a d'yeux que pour les fleurs ; le contexte d'humus et de fermentation qui fait la vie n'est pas dans le texte »... « Je voudrais que ces quelques vers constituent un manifeste du désespoir. Je voudrais que ces quelques vers constituent pour les hommes libres, qui demeurent mes frères, un manifeste de l'Espoir ».

A l'époque où parut « Poètes... vos papiers » Léo Ferré n'était pas encore l'auteur à succès que nous savons. Son recueil ne fut guère lu et ses disques se vendaient mal. Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être déjà un poète en puissance dont deux hommes — et pas des moindres — avaient, bien avant Barclay et Cocatrix, retenu le talent. André Breton d'abord qui publia le fameux poème « Amour » (quand y'a la mer et puis les ch'vaux...) dans le premier numéro de sa revue « Le Surréalisme même » et que Benjamin Péret inséra dans son « Anthologie de l'Amour sublime ».

Ce qui nous vaut aujourd'hui dans le premier des « Chants de la fureur » ces vers du souvenir et de l'amitié.

«... nous nous reverrons sous les fleurs  
qui là-bas poussent des augures...  
nous irons sonner le Breton  
au quarante-deux rue Fontaine  
réveille-toi Dédé-façons  
c'est Benjamin qui se ramène... »

Poète d'aujourd'hui, Léo Ferré l'est plus que quiconque. Dix ans après « Le Flamenco de Paris », « Monsieur tout blanc » n'a pas beaucoup changé. Nous avons eu les guerres d'Indochine et d'Algérie — et tout ce que cela sous-entend — la cinquième République et la bombe

atomique... « Les temps difficiles », « La gueuse », « Les 400 coups », « Thank you Satan »...

« le rouge pour naître à Barcelone  
et le noir pour mourir à Paris. »

les chansons interdites et tout ce qui reste à sauvegarder.

« Je ne sais rien de plus désespéré qu'un chant tu. Je ne sais rien de plus irréversible qu'un manifeste courageux. Il est déjà des hommes et des femmes qui marchent devant et qui ne se retournent plus.

C'est leur honneur. Il en est d'autres, exilés sédentaires, emprisonnés dans ce Paris bien aimé où les aides des bourreaux se ponsent tranquillement leurs mains cisailleuses dans la brume qui descend, en ce moment, et qui se condense dans nos yeux, comme des gouttes de larmes. » (L.F. 1960)

Parlant de la poésie de Léo Ferré, Charles Estienne note : « Voici donc admis — ou plutôt retrouvé — l'esprit d'une verve poétique à la fois archaïque et sans âge, et même moderne, allant des « fatrasies » de la fin du Moyen-Age et des « irréguliers » antimalthusien de l'époque Louis XIII... à Tristan Corbière, à Apollinaire, au Desnos de « The Night of loveless Nights », en passant par les comptines de tous les temps. » Et Gilbert Sigaux :

«... Nous avons assez dit déjà que la chanson de Léo Ferré était composée d'un texte, d'une musique et d'une voix, éléments inséparables... dont « la Misère, Paris, l'Amour, l'Amitié, la Révolte, la Guerre, la mauvaise chance sont ces têtes de chapitres ». La poésie étant bien entendu le dénominateur commun. La poésie pour laquelle nous luttons et qui demain peut-être sera la clef de voûte d'un monde à notre image.

à l'a.b.c.

|

alban bertero

Une année qui ne commence pas trop mal pour Léo Ferré : un récital à l'A.B.C. et, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers, un choix de textes dû à Charles Estienne.

Ferré a une certaine conception de la poésie ; on peut ne pas être d'accord avec lui, mais enfin, c'est un fait qu'il atteint par le récital et le disque un assez vaste public. S'il se met en musique lui-même (et ça nous vaut Paris-Canaille mais aussi la chanson triste, Le temps des roses rouges ou Saint-Germain des Prés) il a, ne l'oublions pas, joint son amour de la musique à celui de la poésie française en chantant Rutebœuf, Beaudelaire ou Aragon.

Pour notre plaisir et aussi pour celui d'un public dont la poésie n'est pas forcément la nourriture quotidienne, tant s'en faut ! (et ce n'est pas obligatoirement la faute à Dalida, Moreno ou Hallyday). Au moins à ce titre, Léo Ferré, « poète public » s'il en est, a droit à notre gratitude.



Ivan Denissovitch Choukhov est un homme moyen, un paysan, un brave homme à l'horizon sans doute très simple qui croit, par exemple, sans bien y croire, à un Dieu qui émiette tous les mois la lune pour en faire des étoiles. Il est dans un camp de concentration, moyen, lui aussi, à l'époque du stalinisme. Il a quitté sa maison le 3 juin 1941. « Le dimanche, les gens étaient revenus de la messe à Polomna, en disant c'est la guerre... » puis en février 42 il a été fait prisonnier par des Allemands et s'est évadé et quand il est revenu chez les siens, on ne l'a pas cru : « d'après le dossier, Choukhov a été bouclé pour trahison. Et il a fait une déposition comme quoi c'est vrai : il s'est livré à l'ennemi parce qu'il voulait trahir sa patrie ; et il est rentré de captivité pour effectuer une mission d'espionnage au compte des Allemands. Quelle espèce de mission ? Choukhov n'avait pas su le dire, pas plus que le juge d'instruction. Alors, on avait écrit tout bonnement : « une mission ». Choukhov n'avait guère le choix : s'il ne signalait pas il avait droit au costume de sapin ; s'il signalait, il vivrait encore un petit peu. Il avait signé.

Les compagnons de Choukhov, pour la plupart, sont dans ce camp pour des motifs aussi absurdes que le sien. Ce Senkla Klévchine, sourd (une blessure de guerre) a été fait prisonnier, « il s'est évadé on l'a repris et flanqué à Buchenwald. Il en a réchappé et, maintenant, il fait son temps tout doux... », le capitaine-marin Boïchékov, qui demeure communiste en dépit de tout et crie aux gardiens : « vous n'êtes pas des Soviétiques... vous n'êtes pas des communistes... » Il y a donc neuf ans que Choukhov a été arrêté et il a réussi à survivre au froid, aux privations, aux brimades. Il a réussi à survivre et, plus extraordinairement dans ce monde où tout se déshumanise, à rester un homme.

Alexandre Soljenitsyne, qui vécut huit ans dans un camp soviétique, nous entraîne au long d'une journée qui s'ouvre sur le réveil de Choukhov et s'achève au moment où il s'endort « Une journée presque heureuse » : « on ne l'a pas flanqué au cachot ; on n'a pas collé la brigade à la « cité socialiste », il s'est organisé une portion de kacha supplémentaire au déjeuner, le chef de brigade s'est bien débrouillé pour le décompte du travail, Choukhov a monté son mur avec entrain, il ne s'est pas fait piquer avec son égoïne à la fouille, il s'est fait des suppléments avec César et il a acheté du tabac. Et finalement il a été le plus fort, il a résisté à la maladie... De ces journées durant son temps, de bout en bout, il y en eut trois mille six cent cinquante-trois. Les trois en plus, à cause des années bissextiles.. »

Le récit d'Alexandre Soljenitsyne s'achève sur cette phrase d'un humour douloureux. Nous avons suivi (et avec quelle précision de détails depuis l'art de manger lentement une soupe où nagent quelques arêtes dont il faut extraire tout le suc jusqu'à la façon de dissimuler à la fouille un petit morceau de métal pour en faire un canif), cette journée d'un détenu occupé à tenir par les moyens les plus divers, mais d'un détenu qui, comme la plupart de ses compagnons, est vic-

time de l'arbitraire, un arbitraire qui nous fait d'autant plus mal que nous ne pouvions y croire car il venait mettre à mal nos certitudes.

Ce qui nous broie le cœur, dans ce récit admirable, c'est que les gardiens, qui se conduisent aussi mal que d'autres géôliers, soient persuadés que ces hommes qui sont de l'autre côté sont des ennemis du pays soviétique, des ennemis du communisme. Au fur et à mesure qu'avance le récit, ces géôliers se rapetissent à la mesure même du camp et leurs victimes, ces victimes abasourdis du sort qui leur est fait, s'élèvent. On a déjà dit l'extraordinaire vigueur de la construction de la centrale électrique où Ivan se hausse, dans les conditions du camp, au travail du stakhanoviste, de l'oudarnik, de l'ouvrier de choc.

Lire et relire, car la deuxième lecture enrichit encore, cette œuvre est, me semble-t-il, presque une nécessité et en particulier pour les communistes car elle montre le piège dramatique où des hommes, dans leur entière bonne foi, étaient tombés. Je voudrais encore dire combien le ton mesuré, toujours absent de colère, de rancœur, donne à ce récit une ampleur prodigieuse. Choukhov ne s'insurge pas, à peine écoute-t-il la réflexion d'un de ses co-détenus : « Vous croyez qu'il aura pitié de vous, le petit père à moustaches ! Il ne ferait même pas confiance à son propre frère, alors à vous, bande d'andouilles. »

Choukhov sait, car il ne peut deviner que va venir le XX<sup>e</sup> Congrès, qu'il ne sortira jamais de l'enfer et il a cependant au cœur on ne sait quel espoir car lui, le réprouvé, le malcondamné, vit dans un pays où les mots ont un autre sens que dans le camp, où la brigade socialiste existe alors que lui est dans cette dérisoire 104<sup>e</sup> brigade, où le mot socialiste veut dire autre chose que ce chantier de la « Cité Socialiste » qui fait peur à tous les détenus.

Si bien que tragique, meurtrissante, affreuse, « Une journée d'Ivan Denissovitch » est un livre de combat, comme le répète Pierre Daix dans sa préface, j'ose dire d'espoir, d'un espoir d'autant plus vrai que ce sont les communistes, que ce sont les Soviétiques qui ont mis, eux-mêmes, le doigt sur la plaie saignante du culte de la personnalité, qui ont eu le courage et la bonne foi non seulement de fermer les camps, de rendre entièrement à la vie les victimes réhabilitées mais de lutter fermement — et le livre de Soljénitsyne y contribue — pour que pareille chose ne vienne plus ternir le visage du socialisme.

**Alexandre Soljénitsyne : « Une journée d'Ivan Denissovitch ».**  
(Julliard Editeur)

Saluons ici le recueil de poèmes de François Monod (1), ex-directeur des Editeurs Français Réunis, décédé prématurément l'an dernier. Sa poésie, de forme classique, est composée d'images simples qui font parfois penser à Aragon ou Claude Roy d' « un seul poème ». Si les poèmes politiques ne sont pas des meilleurs, l'ensemble témoigne d'une chaude sensibilité et d'un ton assez personnel. Le recueil groupe des textes déjà publiés et de nombreux inédits. Connaissant le destin de l'auteur ; si l'on croit à la poésie, à la sincérité de l'auteur, il faut bien parler de prémonition à propos de cette mort trop tôt venue. Qu'on en juge par ces quelques vers :

Je brûle aujourd'hui tous les livres  
Je compte aujourd'hui sur mes doigts  
Le temps qui me reste à vivre  
C'est bien trop peu dépêche-toi.

La poésie de Pierre Dargelos est toute imprégnée du présent. Le poète tisse la trame de son bonheur et nous décrit les paysages des êtres aimés, l'âme des choses. Je n'emploierai pas le terme de poèmes politiques pour certains de ses textes, car le sens est beaucoup plus général que dans un véritable poème politique, je qualifierai simplement l'ensemble de « paysage du bonheur menacé ». Si Dargelos prend parti, dénonce l'injustice, c'est toujours à travers son besoin de préserver son bonheur, la paix, et de prolonger un accord secret avec la nature. On ne peut se défendre d'une sensation d'ensevelissement. La poésie de Dargelos est lumineuse comme on dit de celle de Paul Eluard, qu'elle est claire et transparente.

Que Dargelos grandisse à l'ombre d'Eluard et de Loys Masson n'a rien pour étonner. Il faut ajouter qu'il se dégage peu à peu de ces influences, beaucoup trop sensibles dans son précédent recueil « Paysage de mon Amour » (2). Il gagne d'ailleurs à employer des images plus brèves, plus concises et plus efficaces donc, comme dans le beau poème dédié à Antonin Artaud : poème que j'extraits de sa dernière plaquette parue : « Graminaire ou les moissons du silence » (2) qui a mérité et obtenu de prix Voronca 62.

On te cherche Antonin  
à cloche-pied  
dans les argiles des plateaux  
aux vallées creuses du silence.

- (1) François Monod - Poèmes - Editeurs Français Réunis.  
(2) Editions Subervie.

## poèmes d'ho chi minh

La collection « Autour du monde », chez Pierre Seghers, vient de s'enrichir d'un nouveau volume de 80 pages : « Carnet de Prison » d'Ho Chi Minh. Ces poèmes sont traduits et présentés par un avocat parisien Phan Nhuan qui semble, autant qu'on puisse en juger, avoir très bien réussi les adaptations.

Ecrits en chinois, ces poèmes éclairent et nuancent la vie intérieure d'un révolutionnaire.

A la meule des monts, l'épée du vent s'affûte  
Sur la chair des rameaux passe un froid de surin  
Une cloche au loin sonne... Hâte-toi pèlerin  
L'enfant rentre son buffle en soufflant dans sa flûte

En trois coups de pinceau, voici un crépuscule d'hiver à travers les barreaux d'une prison de Chine.

Celui à qui nous devons ce paysage est le fondateur du Parti Communiste Indochinois, le chef du Viêt-Minh. Un homme intimement lié à quelques grands événements de notre temps : le Congrès de Tours, la Commune de Canton, la guerre d'Indochine, la bataille de Diên Biên Phu... Mais aussi un homme sensible à la beauté d'un soir, au parfum d'une fleur, au chant d'un grillon, à la tendresse, à la pitié, un poète pour qui la poésie n'est pas seulement un langage, mais la vie elle-même intensément vécue, le pendant de l'action.

Le paysage est tiré d'un carnet de route écrit sous forme de quatrains T'ang par Ho Chi Minh lorsque, se rendant à Tch'oung King en 1942, il fut arrêté par la police de Tchang Kai Chek et trainé de prison en prison à travers le Kouàng Si.

Un document et une source de plaisir.

h. d.

## paroles peintes

Paroles Peintes est une revue, au tirage limité à 200 exemplaires, qui publiera une fois par an des poèmes accompagnés d'œuvres originales. On peut lire dans le numéro 1, paru en décembre, d'admirables poèmes d'Aragon, extraits du « Fou d'Elsa », un violent et baroque poème d'André Pieyre de Mandiargues, une prose évidente et mystérieuse de Jean Paulhan. C'est Braque qui accompagne Paulhan, Bona Mandiargues et Chagall Aragon.

Dans ce même numéro on peut aussi lire et regarder des œuvres de Magnelli, Max Ernst, Arp, Zadkine, Tapié, Follain, Ubac, Guillevic, Tardieu, Dufour, Vieillard, Gilioli, de Solier, Lescure, Laude, Libérati, Fiorini, Birot, Joyeux, Bissière, Lepatre.

a. l.

# **dans ce numéro**

- **Jean-Jacques Viton** est né le 24 mai 1933 à Marseille, où il vit actuellement. A navigué 2 ans. A publié dans des revues françaises et étrangères. Les poèmes paraissant dans ce numéro, sont extraits d'une plaquette qui vient de sortir in « Alluvions ».
- **Gérard Cléry** est né à Paris en 1938. Etudes secondaires. Croit à la nécessité de l'action poétique sous toutes ses formes. Prépare une plaquette « Alluvions » sous le titre « Poèmes pour rejoindre ».
- **Marcel Migozzi** a 27 ans. Il vit au Canet des Maures (Var). Participe en 1960 à la fondation de la revue « La Cave ». Collabore depuis à A.P. Il a publié dans diverses revues. Les poèmes rassemblés dans ce numéro font partie du recueil « Le Fond des Jours » à paraître très bientôt dans la collection « Alluvions ».
- **Luc Boltansky** est né en 1940 à Paris. Etudes secondaires. Licence de sociologie. Publié de 1955 à 1958 avec Alain Tortra « Sortie de Secours », revue de jeune poésie. Les poèmes de ce numéro sont extraits d'un recueil, sous presse, de la collection « Alluvions »

## **faire face**

Pour un spectateur agissant

Igor Barrère parle de l'émission interdite : le Communisme

Le Cinéma algérien

« Le Joli mai », le dernier film inédit de Chris Marker

Portrait d'un acteur : Alain Cuny

Reflets de l'écran — Actua... Tilt

El otro Cristobal, le film cubain inédit d'Armand Gatti.

# **MIROIR DU CINÉMA**

Trimestriel — Le numéro 2 F.

Abonnements : France 6 numéros 10 F. - Etranger 6 numéros 12 F.

à P. DE GUNZBOURG — C.C.P. 17-122-93 - PARIS

B.P. 95 Aubervilliers (Seine)

COLLECTION  
**POÈTES D'AUJOURD'HUI**  
*livres + disques*

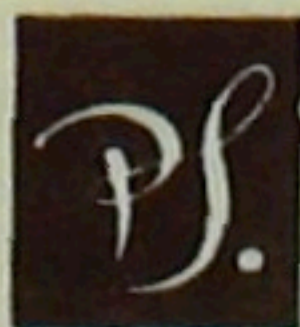


Guillaume APOLLINAIRE, par Duby  
 ARAGON, par Jean-Louis Barrault  
 Charles BAUDELAIRE, par Jean Desailly  
 René Guy CADOU, par Daniel Gélin  
 Francis CARCO, par J.-P. Aumont  
 Blaise CENDRARS, par Jean Servais  
 René CHAR, par Laurent Terzieff  
 André CHÉNIER, par Jean Bolo  
 Paul CLAUDEL, par Claude Nollier  
 Jean COCTEAU, par Jean Mercure  
 Robert DESNOS, par O. Hussenot  
 Paul ELUARD, par Gérard Philippe  
 Victor HUGO, par Maurice Teynac  
 Max JACOB, par Alain Cuny  
 Francis JAMMES, par Jean Negroni  
 Jules LAFORGUE, par René Lefèvre  
 F. G. LORCA, par Maria Casarès

MAURIAC, par M. Renaud et J.-L. Barrault  
 Henri MICHAUX  
 MUSSET, par Claude Laydu  
 Gérard de NERVAL, par Jean Vilar  
 Charles PÉGUY, par Pierre Vaneck  
 Arthur RIMBAUD, par Sacha Pitoëff  
 RONSARD, par André Reybaz  
 SAINT-JOHN PERSE, par Jean Vilar  
 SENGHOR, par Georges Aminel  
 Paul VALÉRY, par Jean Vilar  
 Paul VERLAINE, par François Périer  
 VILLON, par Serge Reggiani  
 Le disque seul :  
 Marc ALYN, par J.-L. Trintignant  
 Luc BÉRIMONT, par Robert Hossein  
 Armand LANOUX, par Gérard Oury  
 Pierre SEGHERS, par Laurent Terzieff

Le disque seul .....	10,55
Le volume seul .....	7,10
Le volume et le disque sous un élégant coffret (discoffret).....	20,60

**en vente chez votre libraire**



catalogue général gratuit sur demande

**Seghers** 228 bd Raspail Paris 14

**action poétique**

**20**

Le numéro : 3 NF.

Abonnement 4 numéros : 10 NF.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 30 NF

C.C.P: - Henri Deluy - Marseille - 249451.

Dépôt légal, 2<sup>me</sup> trimestre 1963.

**Editions DIDIER-RICHARD**  
**9, Grand Rue - Grenoble**